

Enfin, Wittenberg se voit arracher ses deux responsables, Julien van de Wiele, du camp de Neumühle, et Eugène Lemoine, du camp Schleicher. André Parsy, d'Eisleben, arrêté aussi, les rejoint tous à la prison de Halle, le 4 octobre.

Pour la région de Halle-Wittenberg, il est procédé à l'arrestation d'une trentaine de jeunes qui se retrouvent au « Moulin » — la Präsidium Polizei (Siège de la Gestapo) — à Halle. La moitié sera rapidement relâchée. Après un second interrogatoire, d'autres seront libérés — comme Marcel Regnault, responsable à Halle —. Il en restera finalement 9 qui, après plusieurs séances d'interrogatoire, vont attendre leur condamnation (15).

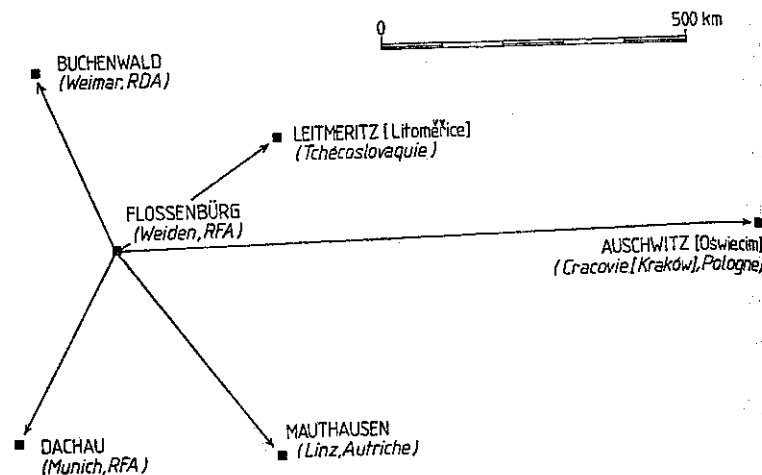
Seul, à Leipzig, Jacques Etevenon semble invulnérable et continue d'informer les uns et les autres...

A Nordhausen, René Tournemire est surveillé. Mais grâce à la vigilance et au soutien de sa patronne, Madame Roegner, il évitera la prison.

Milo restera sur le qui-vive plusieurs semaines. A la fin du mois les policiers viendront l'arrêter ainsi que Julot. Après un circuit de huit jours en wagon cellulaire, de Halle à Leipzig, ils aboutissent à Erfurt, où ils retrouvent « frère Félicien », arrêté à Weimar (16)... Après un interrogatoire et de fortes menaces, ils s'entendent dire : « ... Nous savons que vous êtes les chefs de l'Action Catholique en Thuringe, mais nous n'avons pas de preuves de vos réunions. Vous êtes libres, mais ne faites pas parler de vous. » Milo et Julot, un peu déçus, regagneront Kleinfurra tout seuls. Ils se remettront à l'ouvrage jusqu'à la fin. La police de Himmler allait avoir d'autres préoccupations avec l'hiver qui approchait.

(15) Le 20 novembre 1944 pour l'Arbeitslager (camp de punition) de Zöschen.

(16) Le 19 septembre. Le compagnon de Marcel Carrier sera libéré le 8 décembre 1944, muni des mêmes « recommandations » que Milo et Julot. Un bombardement venait de détruire en partie la prison d'Erfurt... dont l'un des murs de la cellule où « frère Félicien » était enfermé avec des camarades.



Position du K.L. de FLOSSENBÜRG par rapport aux K.L. de BUCHENWALD, DACHAU, MAUTHAUSEN, AUSCHWITZ et du Kommando de LEITMERITZ dépendant de FLOSSENBÜRG.

CHAPITRE VIII

Flossenbürg

Départ... et Arrivée au Camp (1)

Au soir du 6 octobre, « Deux Etoiles » nous rassemble au bureau : « Demain, monsieur, partis ! » On nous rend nos effets civils, nos montres, nos portefeuilles et nos stylos. Henri retrouve un colis qu'on lui avait retenu et notre dernière soirée se passe à le partager. Quelques savoureuses « Gauloises » et des biscuits de chez nous. « Le Roquet » nous a laissé la lumière par faveur et Fernand Morin, qui ne part pas avec nous, se chargera des billets d'adieu que nous écrivons aux amis. Dernière prière. « Ça ne pourra pas mal finir, les copains, puisque la petite Thérèse est dans le coup », répète plusieurs fois René. Quant à Marcel Carrier, il me fait ressouvenir du kommando de bagnards qui avoisinait son camp à Weimar. Me l'ayant montré de sa fenêtre quand j'étais allé le voir en avril dernier, il m'avait dit : « J'ai lancé plusieurs fois l'appel jociste. Un jour, un gars m'a répondu. Là encore il y en a qu'il faudrait joindre... » J'ai eu de la peine à m'endormir, tantôt revoyant cette entrée du camp de Dora, et ces départs de bagnards pour le tunnel, auxquels

(1) A Flossenbürg, dans l'Oberpfalz en Bavière orientale, près de la frontière germano-tchèque, les S.S. de Himmler fondent en 1938 un camp de concentration pour criminels et associaux. Des politiques y seront déportés en 1939. Puis durant la guerre, d'autres politiques, de 30 nationalités, remplissent ce camp et ses 95 kommandos en Bavière, Saxe, Bohême.

j'assistai plus d'une fois, du camp de Niedersachswerfen à Nordhausen, tantôt en proie à cette illusion tenace d'une libération prochaine.

Au petit jour, « Le Roquet » qui nous a surveillés, nous enlève Fernand et nous distribue le casse-croûte. Il avait choisi onze croûtons, un pour chacun de nous. « C'est le dernier, ne le mangez pas tout de suite », explique-t-il. A 7 h 15, des schupos prennent livraison de l'équipe. Pas de menottes, a dit Herr Petri, le chef de la prison. Quand la colonne se fût éloignée de quelques pas, par la porte encore entr'ouverte, il nous fait un discret mais prolongé signe d'adieu. Il savait... On avait vu dans la prison pour Qui nous étions enchaînés. Mes compagnons n'étaient pas des prisonniers ordinaires.

Il fait froid : c'est l'automne, très précoce en Thuringe. Nous attendons longtemps sur le quai de la gare. Finalement, nous sommes bouclés dans un wagon cellulaire et pendant huit jours nous allons traîner de wagons en prisons par Weimar, Gera, Plauen et Hof.

A Hof, Jean Lecoq nous quitte le premier : il part pour Dachau rejoindre les centaines de prêtres internés là-bas aux environs de Munich.

Nous sommes adjoints à un convoi de Tchèques et d'Autrichiens, détenus politiques évacués des prisons de Prague et de Vienne. Les troupes soviétiques progressent sérieusement en Hongrie, il convient à Himmler d'assurer la sécurité de son bétail.

« Los alles zu vier ! » Rangés quatre par quatre, le casse-croûte distribué, il faut tendre les mains pour qu'on nous passe menottes et cordes. Dans la brume du matin, sept cents hommes enchaînés se dirigent vers la gare par les rues de la ville. C'était le 13 octobre. Tant bien que mal on s'entasse dans un nombre réduit de vieilles troisièmes classes. L'équipe encordée se tient autour de moi, silencieuse, angoissée. Camille questionne : « Où va-t-on ? » — « Je ne sais pas. Sur la plaque du wagon, il est écrit : Weiden-Regensburg (2). » — « Où est-ce ? » — « Je ne sais pas exactement... » Leur inquiétude me pèse. Il faut consentir. Nous avons déjà consenti à cet inconnu qui tout à l'heure sera précisé. Mais l'accomplissement qui dure est

(2) Regensburg = Ratisbonne.

terrible : on a tellement le temps de réaliser sa faiblesse, et ce flot anonyme où l'on enfonce est cruel. Dans notre silence nous étions tous ainsi les uns sur les autres. On priait, on se taisait, on se disait : « Ça va ? » ; on répondait : « Oui, ça va. »

Le troupeau, après un changement de voiture à Weiden, descend à Floss, où passe une petite ligne de montagne. Les schupos nous ont dit que c'était là. Chacun se nourrit de chimères accrochées à quelques indications vagues que donnent les policiers. Mais nos illusions tomberont vite. Un S.S., gaillard solide, accoudé au portillon de la gare, nous évalue du regard comme un boucher son bétail encore vif. On passe devant lui, toujours enchaînés quatre par quatre. C'est alors la montée à Flossenbürg qui commence.

On parle très peu, des branlements de tête, des regards de détresse et de désespérance silencieuse rapprochent étrangement tous ces inconnus d'il y a une heure. Au milieu de la vallée, cernée de montagnes sombres et automnales, juchée sur un piton rocheux, une ruine féodale semble guider la marche de cette masse humaine captive qui courbe déjà la tête comme si elle en avait depuis longtemps pris l'habitude. Après trois heures d'une marche lente on parvient enfin au village agrippé au flanc de ce vieux château. Parmi les fermes, pointe un clocher. Nous frôlons l'église, passant encore une fois près du Christ : nous sommes en Bavière catholique et ça et là, au-dessus des portes, nichent des Sacrés-Cœurs de Paray-le-Monial et des Notre-Dame de Lourdes.

Les habitants, sous la coupe des S.S., nous voient passer comme ceux qui nous ont précédés ou qui nous suivront demain. Parfois la colonne se déporte sur la droite pour laisser passer un camion S.S.

Après quelques détours au sortir du pays, une sorte de barrière de passage à niveau qui se lève en travers de la route nous signifie que c'est là. Il fallait consentir. Et chacun de nous prononce à mi-voix un Notre-Père. La troisième phrase m'est restée dans la gorge. Je ne sus pas l'avoir bien dite, c'était si peu drôle !... Je l'ai recommandée une deuxième fois.

La colonne s'arrête alors devant un immense bâtiment en magnifiques pierres de taille qui surplombe une sinistre steinbröcken (carrière de pierres). Vers la gauche, on

distingue les halls d'une usine Messerschmidt et les baraquements des S.S. A droite les villas des officiers et de leur famille. L'édifice contourné démasque un vaste cirque de rochers d'où s'étagent en gradins des lignes de baraques vertes jusqu'à la place d'appel immense qui en occupe le centre. C'est le camp de Flossenbürg. Tout autour une triple enceinte de barbelés électrifiés, jalonnée de miradors en granit où sont perchés sentinelles S.S., mitrailleuses et réflecteurs. La colonne s'est arrêtée devant le poste d'entrée. Les schupos nous recomptent avant de nous remettre à la Waffen-S.S. ; pendant que des détenus forts et bien vêtus, des « kapos », passent dans les rangs nous prévenant d'une fouille prochaine : « Alles weg ! » et s'essayent à récupérer quelques montres ou bagues avant que tout nous soit enlevé.

Finalement nous passons le portail de l'entrée dont les piliers portent l'inscription : « Schutzhaftlager » (3) et « Arbeit macht frei » (4). Les kapos nous placent alors le long des bâtiments des douches, sur la droite de l'Appelplatz. Le cérémonial classique de l'incorporation au K.L. (5) allait commencer.

Après une heure d'attente on nous fourre dans un petit réduit bien étroit pour le millier que nous sommes. C'est pour prendre connaissance du verdict suivant : « Eine Laus, dein Tod ! » (6). Ceci fait nous sommes admis à passer à la désinfection après une brusque évacuation des lieux, poursuivis à coup de gummi (7) jusque dans la salle des douches immense et propre. Là, dépouillés de tout, mis à nu, tondus à triple zéro des pieds à la tête, il faut attendre son tour pour passer devant le kapo. Ce dernier, un droit commun, matraque au hasard ceux qui chuchotent ou qui se traînent, déjà fiévreux ou blessés. Un S.S. botté et ganté assiste à la scène...

Je voulais passer mon chapelet et la chevalière que m'avait faite un prisonnier français et qui portait gravées les initiales du Christ (X.P.). Je camoufle la chevalière sous un radiateur et garde le chapelet sous mon aisselle gauche.

(3) Camp d'internement.

(4) Le Travail rend Libre.

(5) Initiales de « Konzentrationslager ».

(6) Un pou : Ta mort.

(7) Matraque en caoutchouc.

Mais le kapo qui contrôle fait lever les bras. André Vallée qui veut faire comme moi, appréhende : un Tchèque vient de se faire assommer à moitié pour avoir camouflé une médaille sous son savon. Arrivés à lui, nous prenons les devants, lui présentant nos chapelets : il nous regarde : « Du, Katholik ! » — « Toi, catholique... » Il hésite, nos corps sont là, attendant les coups, mais il ne frappe pas : « Puisque tu l'as dit, tu ne seras pas battu... » Après quelques simagrées, il les jette dans un seau à ordures. Un prêtre tchèque du convoi en a frémi. Il ne pourra pas garder non plus sa petite croix. Restait la chevalière. La douche terminée, nouveau contrôle. Un vieil industriel autrichien s'est fait botter pour avoir gardé son alliance. Le kapo inspecte les radiateurs et découvre la chevalière : « A qui ? »... Silence. Il réitère. Camille tout près de moi me regarde. Nouveau silence. A pas lents, cherchant à déchiffrer ces initiales qu'il ne peut lire, le kapo se dirige vers le fond de la salle et fait disparaître ce dernier souvenir dans une cuvette de W.-C. à coups de chasse d'eau.

Quelques heures après, il est déjà bien tard, pieds nus dans des socques, vêtus de vieux vêtements hétéroclites, nous sommes refoulés dans une salle voisine pour passer la nuit sur le carrelage humide sans avoir mangé. Pendant ce temps-là, des pouilleux du camp défilent devant nous. Ils passeront la nuit aux douches : première vision de corps décharnés qui n'ont plus rien d'humain que le squelette. Les coups pleuvent. De petits kapos russes et polonais s'acharnent et jouent avec ces corps exsangues. C'est ici que l'homme meurt.

J'ai cependant pu récupérer mon chapelet au milieu des ordures reléguées dans un coin de la salle. Et j'en détachai la croix pour la passer dans ma veste.

Le lendemain, immatriculation. Je reçois le numéro 28.907, qu'il faut coudre sur la veste, côté gauche. Il est précédé du triangle rouge et de la lettre F (Franzose, Français.) Nous sommes des « déportés ». (8)

En attendant d'être répartis dans divers kommandos, le convoi est affecté à un block de quarantaine où nous ferons l'apprentissage de notre nouvelle vie de détenus. Le séjour sera court d'ailleurs, car les convois ne cessent d'affluer et

(8) Enregistrés ensemble : Nos 28901 à 28910.

les transports de se constituer pour dégorger le camp aménagé pour 4 000 et qui en contient plus du double.

Séjour au « block » de quarantaine

Entre deux appels interminables qui ont lieu dès 4 heures du matin et souvent, après 9 heures du soir, il faut rester dehors, parqués devant les blocks, entre des barbelés sous le soleil, la pluie ou le vent. Pour toute nourriture, une tasse de liquide noir le matin ; à midi, un litre chichement mesuré d'une soupe grossière et monotone. Le soir, deux cent cinquante grammes de pain noir et une tranche de saucisson ou de fromage. On a faim de l'estomac, faim de la tête, faim du cœur aussi. Seule l'odeur âcre d'os brûlés que dégage le crématoire tout proche, emplit l'air hostile et inexorable.

Frileux, les corps des vivants cherchent le soleil et s'adossent aux blocks. Si la pluie vient à les chasser, c'est alors la ruée aux « abort » (W.-C.) puants, fétides. Des bousculades s'ensuivent, les plus faibles étouffent. Il faut aussi lutter contre le froid qui, déjà, cingle les chairs à travers des vêtements insuffisants. On fait alors « la boule ». Des grappes humaines s'amalgament les unes aux autres, ceux de l'extérieur cherchant à s'infiltrer à l'intérieur pour récupérer un peu de chaleur. Par instants, des ordres criés en mauvais allemand par des chefs de blocks disloquent ce ballet infernal : « Los antreten zu fünf ». Rassemblement. On demande des volontaires pour des corvées, ou bien c'est un contrôle. Ou bien un départ de transport, une distribution de soupe. Nouvelles ruées, corridas prolongées à plaisir par les kapos russes, polonais ou allemands. Des hommes en frappent d'autres. Certains tombent. Qu'importe ! Il faut s'aligner. Celui qui se débrouille pour se tenir dans le milieu, sait-il qu'il consent, malgré lui, à la tuerie de ses compagnons qui tentent de se regrouper sur les rangs extérieurs ! Souvent aussi, une minute d'inattention suffit, une simple maladresse, et c'est peut-être la mort : ici les coups sont irrémédiables. La mort aussi proche que la vie est de tous les instants.

Toujours aux abois, cette humanité qui s'acharne à vivre tourbillonne, mais chaque jour plus lourdement, car il n'est

point de repos. Pas même la nuit, puisqu'il faut s'entasser à plusieurs sur la même paille lorsqu'on en trouve. Il faut ruser sans cesse pour s'assurer d'une couverture, du bout de pain que l'on garde au fond de la poche en vue du lendemain, de quelques chiffons, maigres avoirs et fruit d'une longue patience, chaque nuit volés, chaque jour renouvelés.

Epuisés, les corps des mourants traînent à même le sol. Ceux-là ont déjà connu les durs kommandos de carrière ou de mine et en sont revenus décimés. Parqués dans les blocks du « schonung » (repos !) ces hommes tous de maigreur effrayante ne seront pas admis au Revier (infirmerie) trop plein. D'ailleurs, ils doivent mourir. Le lieu importe peu. A cet effet, ils sont soumis à un régime spécial : demi-ration, appels interminables où les plus valides doivent soutenir les plus défaillants qui s'écroulent sous les coups des kapos qui procèdent à l'alignement... Ironie : des médecins, par ordre, doivent leur donner quelques soins de parade : un peu de pommade, quelques bandes de papier, des cachets, pour cette foule d'ulcérés, de gangréneux, de diarrhétiques et de tubars qui, demain, seront des cendres... Plusieurs se traînent encore proposant leur pain contre un vieux chandail : marché noir pitoyable... Autour de ceux qui se meurent dans la boue ou dans la poussière, un cercle se forme, les plus forts se partageront les dépouilles. Par moments, un Russe, costaud comme un fort des Halles, passe, traînant par les pieds un corps encore vif, à demi nu, et va l'achever près des W.-C., à coups de jets d'eau froide... Il faut bien nettoyer ! Ridicule, le cadavre attendra dans un coin le chargement quotidien qui, chaque matin, approvisionne le four crématoire. On en brûle ainsi une centaine par jour...

Pourtant il en est qui vivent ! N'y a-t-il pas concert le dimanche sur la place d'appel ! Une sélection de Wagner, l'invitation à la valse de Weber était au programme l'autre jour. Il y a aussi des équipes qui disputent des matches de baskett. Il y a, dit-on, une bibliothèque pour les Allemands. Il y a aussi un block, tout près de la place d'appel, pour les garçons de moins de 17 ans. Affectés au service des blocks, ils sont bien souvent contraints de satisfaire au plaisir des « Kapos ».

Tout est rationné !

Mais qui est encore vigoureux de corps ou d'esprit ? Celui qui mange. Et celui qui mange, pour manger, doit battre, tuer parfois, et toujours brimer ses compagnons de misère. Ici la Force crée son droit...

Seuls ceux qui ont vu peuvent croire. Mais quelle parole dira cette condition inhumaine lorsque ceux qui la connaissent se sentent seuls à la porter tout entière au fond d'eux-mêmes...

L'équipe allait bientôt se disloquer dans divers blocks, avant de partir pour d'autres camps. Mais déjà chacun de nous connaît des tentations intimes, des luttes silencieuses, des ressentiments répugnants qu'on ne peut plus partager. Le mal qui saute aux yeux divise. Notre amour sera-t-il plus fort que la mort ?

Nous nous sentons bousculés par ce mal comme sur la mer immense ; il n'y a plus devant nous et derrière nous que solitude. Chacun se demande pourquoi il n'est plus un parmi ses frères. Seul avec le mal : voilà qui répugne. Seul avec ce refus qu'on n'ose point formuler, mais que l'on sait vagir comme un enfant fiévreux, au fond de soi-même. C'est maintenant la lutte avec le mal, qui devra durer jusqu'au lever de l'aurore. Aussi, qui voudrait désespérer d'abord et accepter pour lui de finir comme ceux-là qui meurent déçus, décharnés et grotesques ! Comme il est dur de se renoncer pour un cœur jeune !

Faudra-t-il consentir à cette loi de la jungle, ou mourir lentement, sans mot dire, comme un pauvre petit mouton ?

**

Les premières journées s'écoulent dans la solitude de cette commune et angoissante déchéance... Cependant, le salut du pauvre lui vient de plus pauvre encore que lui. Quand il n'y a plus cette communion des saints, il y a la communion des pauvres bougres. Maintenant, celle-ci est première ; l'autre vient ensuite quand elle est possible.

Camille qui pense moins et vit plus, a découvert un Français qui se meurt, dans un coin, parmi ceux du *schonung* et m'a appelé : « Paul, il faut faire quelque chose ! » — Le geste nous a rendu la foi et l'équipe s'est retrouvée autour du moribond. Pendant que Marrannes est allé quérir le prêtre tchèque du convoi pour une absolution

in extremis, je me penche sur l'homme et délicatement tente de dégager sa tête qui s'obstine à s'appuyer sur le barbelé qui l'ensanglante. Des gémissements répondent à l'offrande qu'on lui suggère, et de ses lèvres bleuies, il a baisé la petite croix de mon chapelet... C'est fini : son corps est bon pour le *crématoire* mais *lui n'a pas refusé l'invocation*. Miracle de nos mains vides d'apôtres qui se revigorent en donnant ce qu'elles ne croyaient plus tenir. Il y en eut d'autres encore...

Carrier, qui est bavard, a fait connaissance d'un avocat qu'il a tenu à me présenter. Radical-socialiste, franc-maçon, Philippe, du pays des Charentes, a fait de la Résistance. Nous causons de longues heures à en oublier notre fringale. Il me raconte sa vie dans la clandestinité, puis à Fresnes, à Compiègne, à Dachau où il a déjà passé. Il revient maintenant d'un dur kommando d'usine (9), où il a pâti pendant des mois comme manœuvre. Mais il n'a point consenti à cette chute de l'homme et, à quelques amis, maintenant disséminés, ils se sont regroupés pour sauver les fruits de leur éducation humaniste et professionnelle. Nous parlons littérature, Gide, Giono, Maurras, et il se plaît à me conter tout un roman de La Varenne (10). Son récit est d'ailleurs coupé d'allusions sur la bonne chère des pays normands. Le lendemain, il m'a avoué que tout cela n'était au fond que divertissement. A Compiègne, un prêtre déporté, dont il a perdu la trace depuis, avait organisé la messe le dimanche. « J'y suis allé. C'était un geste d'homme. C'était faire quelque chose d'autre que de tourner en rond comme une bête traquée. Cela m'a laissé comme une soif. Mais je ne sais rien de la religion et tout mon passé me pèse. A mon âge, on ne peut plus recommencer... »

Ce père de 45 ans, brillant causeur, fin lettré, avoue son ignorance plus encore que son opposition et humblement sollicite une leçon de catéchisme. Un peu vite, je me suis lancé dans une explication du *Credo*... Il m'a arrêté plusieurs fois et j'ai dû répondre à ces objections classiques que je croyais démodées et n'avoir d'autre valeur que celle d'exemples cités dans les manuels... Jeanne d'Arc a été

(9) Dépendant du camp de concentration de Sachsenhausen.
(10) Nez de Cuir.

brûlée par les prêtres... L'enfer est incompatible avec la charité... Le célibat des curés n'est qu'une façade ou une anomalie... Tout à coup il se livra : « Je veux prier. Mais excuse-moi, je ne sais comment m'adresser à Dieu... » C'était un avocat, il avait le sens de la parole. Comme un gosse de catéchisme. Philippe répéta docilement les demandes du « Notre Père » et apprit par cœur le « Je vous salue Marie ». D'autres leçons suivirent : l'histoire de Jésus y passa. Il n'en avait jamais entendu parler ainsi. Ce néophyte trouvait cela merveilleux mais peu compréhensible. « Ecoute, Philippe, tu n'es pas le premier... Il y avait parmi les Pharisiens, un homme du nom de Nicodème, un des notables juifs. Il vint, de nuit, trouver Jésus... » (Jean, 3.) L'histoire lui plut : c'était un peu son cas...

En attendant, tous ces affamés nous avaient sauvés et nous avions accepté de sentir tressaillir en nous le pauvre bougre : pour aimer les hommes, il faut en passer par là. C'était le jeu de la défaite.

« Tu m'as placé, Seigneur, parmi les vaincus.

Je sais qu'il ne m'appartient ni de vaincre ni de sortir de la lutte.

Je plongerai dans l'abîme quitte à en toucher le fond.

Je jouerai le jeu de ma défaite.

Je jouerai tout ce que je possède, et quand j'aurai tout perdu, je jouerai jusqu'à mon être même, et peut-être alors aurai-je tout reconquis, à travers mon total dépouillement.

Ceux qui marchent dans le sentier de l'orgueil et qui foulent la vie humble sous leur botte ; qui laissent sur l'herbe fragile la marque de leurs pieds teints de sang,

Qu'ils se réjouissent et louent le Seigneur... car ce jour est à eux...

Mais moi je te remercie de ce que mon lot est avec les déshérités qui souffrent et portent le fardeau de la puissance et cachent leur visage en étouffant leurs sanglots dans l'obscurité :

Car chaque pulsation de leur peine a palpité dans la secrète profondeur de ta nuit, et chaque insulte a été recueillie dans ton grand Silence.

Et le lendemain leur appartient... » (11)

Le dimanche, il est plus facile d'aller d'un bloc à l'autre. Jean Tinturier a retrouvé deux séminaristes, de ses amis, ramassés en France comme réfractaires au S.T.O. (12). Roger Vallée n'a pas perdu son temps non plus : il a découvert un jeune franciscain, « Frère Christophe », requis S.T.O. avec plusieurs de ses frères à Cologne. Ils ont bien travaillé eux aussi jusqu'au jour où ils furent arrêtés, internés et déportés. Séparé de ses frères qui doivent être à Buchenwald, Frère Christophe est venu échouer à Flossenbürg. Je ne sais plus tous les « Fioretti » qu'il a pu nous conter, ni tous les poèmes liturgiques qu'il nous a récités si posément, derrière ses barbelés, s'interrompant parfois pour aller assister quelques moribonds, car il a élu domicile au block du « schonung ». Image rapide mais contagieuse de la joie parfaite que Camille et moi garderont au cœur pour les jours à venir de notre déportation. Je me souviens encore de ces complies dialoguées à cinq le soir avant l'appel. N'avons-nous pas aussi osé chanter *Plus près de toi, mon Dieu*, en plein midi...

Les uns et les autres n'avions pas encore résisté jusqu'au sang pour lutter contre le mal. Mais lui, Frère Christophe, avait déjà ce sentiment de la béatitude actuelle d'être avec Dieu au fond de ce charnier ! Mystère de foi encore possible puisque certains en vivaient...

L'équipe est dispersée

Octobre touchait à sa fin. Sur l'aire de Flossenbürg battue et rebattue, la masse des déportés s'exténuaient, tandis que l'espoir d'une libération follement attendue depuis septembre retombait maintenant sur elle en une lourde chappe froide comme une neige précoce... L'hiver était sur le seuil, s'annonçant terrible. Dans le silence, chacun supputait les jours qu'il lui faudra résister : qui verrait l'aurore d'avril ?

Les transports pour les kommandos lointains continuent.

(11) Ce passage d'un poème de Tagore — poète indien (1861-1941) — « L'Offrande lyrique », traduit par André Gide, me revenait en partie à l'esprit.

(12) Claude Harweg et Marc Hervé.

Henri Marannes et René Le Tonquèze sont déjà partis avec Philippe pour celui d'Auto-Union à Zwickau. André Vallée, séparé de son frère, a été dirigé sur Leitmeritz, en Bohême. Marcel Callo, Louis Pourtois, Jean Tinturier et Roger Vallée sont expédiés sur Mauthausen.

Un matin ce fut notre tour. Marcel Carrier, Camille et moi avons pu nous faufiler dans un transport qui partait aussi pour Zwickau. Un médecin S.S. nous a marqués d'un signe au mercurochrome sur la poitrine et l'officier des transports nous a reconnus bons pour le travail en usine... Nous aurons ainsi plus chaud ou moins froid. Moins nombreux, la vie quotidienne sera moins meurtrière. Nous retrouvons là-bas Henri, René et Philippe l'avocat. Peut-être aussi, pourrions-nous communiquer au-dehors avec Ligor Doumayrou, le responsable jociste de la ville qui doit toujours être en place.

Après 48 heures de formalités interminables et douloureuses, 500 détenus, revêtus du pyjama, ont paradé pour le plaisir du commandant du camp avant de passer la porte. *Arbeit macht frei*. Le travail nous rendrait-il la liberté ?

Un soleil rouge de Toussaint descendit avec nous la route du camp jusqu'à la gare où quelques wagons à bestiaux garnis d'une paille humide nous attendaient. Soixante par wagon : nous pouvions nous estimer heureux. Les S.S. qui nous convoient, des vieux pour la plupart qu'on a forcés à entrer dans cette milice, nous laisseront en paix pendant les trente-six heures que durera le voyage. Il suffira de faire bloc entre Français pour ne pas laisser les Russes faire main basse sur nos maigres rations.

Nous quittons un enfer (13), soucieux de ceux qui n'étaient plus avec nous, mais l'avenir immédiat, quoique encore inconnu semblait moins lourd... Étonnante espérance !

(13) Flossenbürg, moins connu en France que Dachau, Buchenwald, Mauthausen... parce que les Français y furent moins nombreux, a son histoire tout aussi tragique et ignominieuse. On estime à 5 % environ le nombre des Français qui en sont revenus.

CHAPITRE IX

Moins que des bêtes !

Au S.S. Kommando de Zwickau

Zwickau, centre industriel assez important aux confins de la Saxe et des Sudètes (1), compte quelque grosses usines, parmi lesquelles, la firme Horch, succursale de l'Auto-Union de Chemnitz. Plus d'un millier de travailleurs européens y construisent des moteurs pour blindés légers. La plupart des S.T.O. français qui y travaillent viennent de Citroën et constituent peut-être l'élément ouvrier le plus qualifié de la fabrique, après les quelques spécialistes allemands qui n'ont pas été mobilisés par la Wehrmacht.

En juillet 44, le camp français, voisin de l'usine, a été évacué, réduit, aménagé pour recevoir des « rayés » de Flossenbürg. Barbelés et miradors lui donnent maintenant l'aspect des S.S. Arbeitskommandos. Un millier de bagnards, répartis en trois blocks y est interné sans autres issues possibles que la mort ou ce couloir étroit et grillagé qui mène à l'usine. Nous y étions arrivés au soir de la Toussaint et allions y mener à longueur de mois, cette vie désespérément monotone de travailleur forcé, condamné à une mort lente, inévitable.

L'usine et le kommando, à nombre d'heures égales se partagent les dernières forces du déporté déjà épuisé par la prison, les trajets, et le séjour à Flossenbürg.

L'appel interminable prend fin à 5 h 30 du matin ou du

(1) En plein sud de Leipzig, à l'ouest Chemnitz.

soir. Avant de passer la Hauptwache (2), la colonne qui monte au travail piétine la cendrée marquant le pas que scandent de gutturaux « links, zwei, drei, vier..., links! » (3) » Un commandement a retenti. Les rangs s'ébranlent les uns après les autres, passant par instants sous le feu dru des projecteurs. « Mützen ab! » (4) Têtes nues, les torses raidis pour quelques secondes, serrés coude à coude, les hommes défilent devant le kommandoführer, petit individu replet mais vif, entouré de ses feldwebels.

Le trajet n'est pas long jusqu'à l'usine. La colonne progresse dans l'obscurité, à travers la boue ou les décombres des bombardements récents. Parfois un homme tombe. Il faut lui passer sur le corps, car les S.S., disposés en serre-file font serrer les rangs à coups de crosse. A 5 h 45, l'usine, mangeuse d'hommes, ouvre ses portes, et les colonnes débouchent dans les halls qui leur sont destinés. Le bâtiment central avec ses trois étages est réservé aux bagnards. Meister et Vorarbeiter touchent leur monde et chacun s'installe à son travail. Ce dernier, s'il n'est pas toujours astreignant, est épuisant à la longue pour des organismes intentionnellement sous-alimentés. Tout ne sera que lassitude, parce que tout n'est qu'effort ou hantise, même le repos que l'on cherche à prendre à la première occasion.

Seule une pause d'une demi-heure à midi ou à minuit, pour avaler une soupe fétide, distribuée souvent à coups de gummi, coupe les douze heures de travail. Les S.S. de service font des rondes ainsi que les kapos chargés de stimuler l'ardeur de forçats au travail. Il suffit d'une absence trop longue aux « abort », d'un nettoyage trop rapide de la machine avant l'heure, ou d'une conversation avec un camarade, à plus forte raison avec un civil, pour se faire relever son numéro et bénéficier ainsi des récompenses distribuées le dimanche après-midi en présence du kommandoführer.

Parfois le S.S. n'attend pas la fin de la semaine pour punir. Je me souviens d'avoir été amené, vers 3 heures du matin, par un S.S. polonais qui m'avait épié pendant une

(2) Le poste de garde.

(3) « A gauche, deux, trois, quatre... à gauche! »

(4) « Bonnets bas! »

partie de la nuit que j'avais passée à flemmarder, fiévreux que j'étais, en compagnie d'un frère de bague. Ce dernier, qui souffrait d'un panaris, ne pouvant faire son travail, le Meister avait consenti à nous laisser travailler tous deux ensemble cette nuit-là. Un bienfait n'est jamais perdu. Le S.S. eut encore assez de pitié pour ne pas rouer de coups mon camarade. Mais je dus aller séance tenante au poste de garde, encaisser quinze coups de gummi sur les reins. Les deux dernières heures de travail furent assez pénibles.

A l'usine toutefois, le « rayé » est relativement tranquille s'il reste auprès de sa machine. Souvent les ouvriers allemands, qui sont des hommes, font le plus dur, réparent les maladresses, parfois en proférant quelques menaces... parce qu'ils se sentent épiés. Un mouchard est toujours possible. Quelques-uns font passer des journaux, des pastilles vitaminées, et laissent un fond de gamelle, un mégot ou une tartine au pauvre bougre qui s'éténue à côté de lui. J'ai vu un de ces ouvriers, d'aspect rude, — ne leur faisait-on pas croire que nous étions tous des bandits et des terroristes! — nos ennemis après tout, pleurer lorsqu'un camarade lui fit tâter la maigreur de ses membres... Ils étaient encore des hommes... Mon Meister aussi était un homme, exigeant mais juste. Il s'était rendu compte de mon incapacité à manœuvrer les grosses perceuses de la chaîne dont il avait la surveillance, me confia un diable et me chargea pendant tout l'hiver du transport des « Gehäuse », bloc moteur de 80 kilos en fonte, qu'il fallait souvent reconduire aux perceuses, après la vérification du contrôle. Cela me permit de nombreuses absences, et des conversations fréquentes avec la plupart des travailleurs de mon équipe.

Le plus souvent ce sont des échanges rapides de nouvelles recueillies au cours de la nuit de la bouche de quelques Français ou Belges du S.T.O., en un jargon qui tient à la fois de l'allemand, de l'italien, du russe et du français.

Je me souviens d'un ancien chef de musique au Conservatoire de Varsovie. « Monsieur Thaddée » se faisait-il appeler, déporté en septembre 44, lors de l'insurrection prématurée de la capitale devant l'avance des troupes russes. Derrière un pilier, en un français difficile, il m'a souvent confié sa souffrance : « M. Paul, je ne peux

pas... Quand je suis ici, et que j'entends le son de ces machines, c'est Beethoven qui me hante, et toutes ses symphonies. Mais je les oublie maintenant. Je ne serais plus capable... M. Paul, ce qui est terrible, c'est que je ne veux pas accepter cela. C'est injuste... » Ce disant, il maniait son tournevis comme s'il tenait encore la baguette, rythmant la marche fantastique des monstres d'acier.

Combien souffraient ainsi, luttant avec eux-même ! Ce paysan arraché à ses steppes, ce professeur d'histoire à l'Université de Varsovie, ce bourgeois patriote de Prague, ce noble rhénan ancien diplomate de la Wilhemstrasse, ce petit capucin italien, le Padre Antonio, déjà sexagénaire, prédicateur de Milan, dont le crime était d'avoir exercé sa charité envers des Juifs (5), sans compter tous ceux-là, anonymes, qui criaient leur détresse dans ces simples mots « quand finie la guerre, Français ? ».

Combien n'ont pu achever la semaine de travail, et se sont écroulés une nuit sur leur machine, cédant leur place à d'autres qui tomberont encore après eux. Certains, à demi évanouis, refusaient d'être emmenés au Revier, l'anti-chambre du crématoire.

Je me souviens d'une matinée où j'ai lutté seul, une heure durant, appuyé contre un mur pour ne pas tomber. Par bonheur, un jeune Français S.T.O. passa dans mon coin, me vit, et avant d'alerter le Meister, me réconforta de quelques gorgées de viandox, au péril de sa propre sécurité. Quand le S.S. de ronde arriva, je lui demandai seulement un peu d'éther, qu'il me donna, pour me remettre d'aplomb. Combien ne seraient pas morts si une main avait pu leur tendre ce quart d'eau tiède !

Il y a parfois des instants d'accalmie lors des alertes, où l'on descend pour s'entasser dans la cave... Souvent le travail continue, dans la nuit. Les globes lumineux du hall immense sont éteints. Il est facile alors de se camoufler dans l'ombre pour celui qui n'a pas de travail fixe à la chaîne. Les machines bruissent toujours, les lampes individuelles braquées sur les mèches qui crissent dans la fonte. Le hall semble un gigantesque sous-marin en plongée qui

(5) Le Padre Antonio quitta le kommando pour Dachau, un jour de décembre. Il nous avait confessés quelquefois la nuit pendant la pause derrière sa machine.

fuit l'ennemi et n'en poursuit pas moins sa production infernale... Des ombres passent et lancent des ordres qui dominant, par instants, cette hallucinante symphonie métallique. Vision trépidante d'un peuple maître qui épuise sous le joug ceux qu'il a vaincus, malgré la menace de mort qui pèse sur sa tête.

Je me suis souvent blotti dans un coin, pendant ces moments-là, pour formuler une prière, tandis que tout près, Camille, Marcel et d'autres, obligés de rester à leur place, continuent à tirer sur les manettes ou les chaînes de leurs machines... Mais que peut un corps las, lorsque les doigts se refusent à égrener le chapelet qu'ils ne peuvent que palper au fond de la poche ! Que peut l'esprit lorsque l'estomac réclame ce pain de chaque jour volé la veille encore, ou qui sera supprimé demain par punition. Il n'y a plus de mots, plus de gestes. La prière n'est plus que le souvenir d'un acte qu'un prêtre doit faire encore à l'heure présente, élevant la coupe au-dessus de l'autel. Nous ne sommes plus que des bêtes devant Dieu, mais des bêtes qui osent encore prétendre à cette élévation, au plus profond de leur déchéance.

Au mont des Oliviers, il y eut cette sueur de sang d'un homme angoissé et épuisé...

Camille et Marcel sont venus me trouver une nuit pendant le travail. La dure vie du camp, les longues heures du travail nocturne marquaient déjà leur visage. Il faut faire quelque chose.

C'est l'avis de Camille toujours audacieux. « Paul, il faut écrire. René et Henri ont déjà fait passer un mot à Gera par les Jocistes qu'ils rencontrent certains jours au cours de leurs travaux de déblaiement. Ecris à Sondershausen. Demande-leur à manger. Il ne faut pas crever ici... » La nuit suivante, je confie un mot griffonné sur un papier à un jeune S.T.O. de Paris qui travaillait au contrôle des moteurs de notre chaîne. Le coup était dangereux s'il était découvert. Toute relation avec les forçats de la part des S.T.O. devait être très sévèrement punie... Terrasson en prit son parti et se chargea de plusieurs missions. Quelques jours après, les colis que nous avions droit de recevoir officiellement au kommando, arrivèrent. Ce miracle de charité durera jusqu'à la fin en dépit des restrictions croissantes du ravitaillement et du trafic. La tradition était

ancienne dans l'Eglise. Les Philippiens avaient déjà ravi-taillé l'Apôtre qui avait faim dans sa prison et accusait réception des colis par ces simples mots : « ... j'ai tout reçu et je suis dans l'abondance. »

L'usine permettait encore de s'échapper vers la vie des hommes. Mais, au kommando, il n'en était plus ainsi.

Le kapo doit assurer la discipline du block ou du service dont il a la charge. C'est la plupart du temps un droit commun, un ancien assassin ou un noceur, interné depuis plusieurs années, parfois un détenu politique allemand ou polonais qui, à force de bassesses, a su s'attirer la faveur des S.S. Il manœuvre à son gré son troupeau ayant le droit de battre, c'est-à-dire de tuer. A cet effet, il touche double ration et jouit de certains avantages : chambre seul, garçons de salle (Stubendienste) qui lui font son ménage ou lui procurent son plaisir.

Le block I vécut longtemps sous la terreur d'un Polonais de 25 ans, Joseph. Ancien aspirant de l'armée de l'air polonaise, interné depuis décembre 1940, les S.S. en ont fait un tueur de première qualité. Je l'ai vu briser sur les crânes de pauvres maladroits la « miski » (gamelle), qu'ils tendaient au cours des distributions de soupe toujours orageuses. Je l'ai vu forcer à boire de leur urine de pauvres abrutis qui n'avaient plus le courage de se traîner là où il fallait. Son habitude était de faire attendre, une heure durant, entassés dans le couloir, les 300 hommes du block après le retour de l'usine, sous prétexte de consignes à donner avant la soupe, celle-ci refroidissant dehors pendant ce temps. Une fois par semaine avait lieu le fameux contrôle de poux, formalité obscène et dégradante qu'il prolongeait par plaisir... Les hommes, nus, passaient devant lui, un à un sur un tabouret. Joseph, muni d'une grosse lampe, inspectait les corps et les habits. S'il trouvait quelque bestiole, une bourrade dans l'estomac atteignait le coupable. L'homme roulait à terre et s'il ne se relevait pas, il était piétiné à satiété. Pendant ce temps-là, les Stubendienste trempaient caleçons et chemises dans un liquide soi-disant désinfectant. Il fallait se déshabiller, se coucher avec l'interdiction de se sécher autour de l'unique poêle de la chambre, passer la nuit ainsi et partir de même à l'usine le lendemain, après avoir enduré l'appel dans le froid. Les

douches obligatoires pour tous, fiévreux ou non, s'achevaient souvent en séances de bastonnades.

Joseph avait cependant certains égards pour les quelques Allemands ou Tchèques qui recevaient des colis. Ces derniers devaient les remiser chez lui pour qu'il les garde sous clef afin d'éviter les vols, Joseph pouvait alors se livrer à un intéressant trafic, les dépositaires devant payer tribut forcé. Je m'étais arrangé avec un autre blockmann moins brute pour mettre les miens en sûreté. Joseph, jaloux, me faisait le mauvais œil. Il frappait d'ailleurs les « cochons de français » avec prédilection.

Le jour de Noël, je me décidai avec Camille à aller lui souhaiter « Weihnachten », un demi-paquet de tabac dans la poche. Il ne s'attendait pas à l'audacieuse politesse. A brûle-pourpoint, sachant un peu le français, il me demande : « Pourquoi es-tu ici, Français ? Terroriste ? » — « Non, curé. » Je lui explique en deux mots. « Ah, toi curé ! Pas bon pour toi. Mais, si tu donnes tabac, ce sera bon pour toi. » J'hésitai à le faire. Camille me persuade d'un mot : « Vas-y, achète-le. » — « Oui, lui fis-je en lui donnant le demi-paquet que j'avais préparé, mais à une condition : ne bats plus les Français. » Le marché en valait la peine, malgré les racontars et les jalousies dont je risquais d'être l'objet si Joseph venait à me traiter avec plus d'égards par la suite. Il eut un geste huit jours après pour le jour de l'An, faisant appeler tous les Français du block pour leur distribuer un litre de soupe supplémentaire. Il traita la colonie française avec moins de brutalité, mais se rattrapa sur les Italiens, les Hongrois et les Juifs. Il eut même la trahison affreuse de vendre des compatriotes et des Russes qui lui avaient confié leurs projets d'évasion et furent fusillés dans la nuit même où il les dénonça au kommandoführer.

Une douzaine d'individus de ce modèle assurent ainsi le bon fonctionnement du camp. La bande est menée par le « lagerältester » (doyen du camp) Alfred, un allemand de 28 ans, beau gars, qui aurait tué, dit-on, par jalousie un ingénieur. Comme il manie vigoureusement le gummi, c'est lui qui se charge le plus souvent d'administrer les corrections.

Celles-ci se distribuent les premiers temps, le dimanche après-midi, après l'appel que passe le kommandoführer en

personne. Les bagnards forment alors le carré sur la place d'appel, et le patient, courbé sur une chaise, est frappé sur les reins au gré du kommandoführer qui fixe lui-même le nombre des coups suivant le délit. Parfois, les hommes rient inconsciemment : un individu qu'on fouette est toujours grotesque. Plus tard, au gros de l'hiver, les exécutions de ce genre se feront en petit comité à la Schreibestube (Secrétariat).

Les S.S. ne pénètrent que rarement à l'intérieur du camp, à part le kommandoführer et ses feldwebels. Leurs incursions sont toujours appréhendées, car elles sont l'occasion de fouilles générales qui ne sont pas sans douleur pour le « rayé », qui se voit dépouillé des moindres bouts de papier ou de chiffon utilisés comme chaussettes ou pour rembourrer la veste, battu et rossé si l'on prend sur lui quelques provisions dérisoires ou quelque lame-couteau fabriquée clandestinement à l'usine.

Certaines fouilles se font à l'improviste.

Le block 2 où je venais d'être muté avec Camille pour y retrouver René, Henri et notre avocat Philippe, était commandé par Willy, un droit commun, tantôt brute, tantôt bon garçon, selon la dose d'éther qu'il s'administre chaque jour. Me voyant embarrassé de mon premier colis, le jour où je le reçus, il m'avait proposé de le déposer chez lui. Comme il avait un faible pour les Français, j'avais accepté. Le soir donc de notre arrivée, après la soupe, les détenus du block s'apprentent à passer la nuit, lorsque brusquement, Kommandoführer, feldwebel, S.S. de service, Alfred et Kapos, font irruption dans la première chambre. Les 150 rayés sont refoulés à coups de schlague dans un coin. Alfred fait un discours : il s'agit d'une tentative de sabotage qui vient d'être découverte, de gros marteaux ont été trouvés cet après-midi dans le plancher de la chambre. Malgré plusieurs sommations, personne ne se dénonce. Les kapos approchent alors une table, empoignent les hommes les uns après les autres et les mettent en position en vue d'une flagellation énergique. Alfred et Joseph se relaient pour manier la matraque, tandis qu'un feldwebel osseux et dur contrôle la chute des coups... Mon tour approche. Camille, Henri, René et Philippe ont déjà passé, sans se plaindre, tandis que d'autres rugissent sous la douleur et l'humiliation.

Willy, qui assiste à la scène, mi-figue, mi-raisin, se donne une contenance en poussant du pied ceux qui ne se relèvent pas assez vite après la correction. Une fois arrimé à la table, Willy me reconnaît, bouscule Joseph et interpelle Alfred : « Ce ne peut pas être lui : c'est un nouveau, il vient d'arriver au block... » Silence. Je donnerais cher pour être battu comme les autres. « Weg, Franzose ! » ordonne Alfred qui me fait grâce. Le feldwebel osseux et dur m'arrête au passage, et me dévisage. Je me redresse au garde à vous malgré mes jambes qui flageollent. Et le dépassant de la tête, je le regarde à mon tour. « Franzose ? » demande-t-il en lisant mon numéro : « Ia Wohl ! » fis-je en insistant. Cette audace qu'il a sentie mérite une gifle. Elle ne vient pas, n'ayant pas de motif apparent (!). J'en profitai pour rester, un peu en arrière de lui pour aider à se relever les camarades qui quittaient la table d'opération en titubant et que la brute s'amusait à faire chuter en distribuant à la ronde gifles ou coups de botte... Il me fallait ce geste provoquant de charité pour tranquilliser ma conscience.

La sinistre comédie terminée, j'allais trouver Willy dans sa chambre pour le remercier. Il fallait exploiter la situation. Il me répondit en ricanant : « Idiot, je ne veux pas que tu ailles au crématoire. » Je consentis à cette diplomatie médiocre pour ménager l'avenir et pouvoir intervenir en faveur des camarades, à l'occasion... Willy, qui tenait plus aux colis qu'à moi-même, resta un partenaire dangereux, inconstant mais moins abominable que ses congénères. J'ai cru trouver en lui, par moments, un reste d'humanité...

Un sapin illuminé !

Cette condition inhumaine, insensiblement durcissait les cœurs par instinct de conservation ; la compassion même est épuisante lorsque le corps succombe déjà dans sa propre déchéance. Il est héroïque de partager son morceau de pain lorsqu'une bouchée signifie tant d'heures d'existence. Il est encore supportable d'obéir à un bandit, d'être battu par une brute. Mais, céder à soi-même, pactiser apparemment avec le mal, voilà qui est intolérable ! En

partant pour l'exil, nous avions accepté cette dure contrainte par charité pour la mission, mais je ne pensais pas alors que ce chemin devait nous mener si loin. Il y a ainsi une démission de soi, qui sous l'aspect d'une chute dans le mal, va jusqu'à porter les péchés des hommes malgré soi. Mais cela est salissant et amer. Et cette souffrance dure comme un remords.

Brimés jusque dans nos besoins les plus animaux, nous devenions moins que des bêtes parce que nous étions des hommes.

Je me suis surpris un jour à avoir un geste de dégoût devant un cadavre qui traînait dans les lavabos. Cela m'a fait peur. Je me suis arrêté, découvert devant lui, et le regardant bien en face, j'ai dit trois fois : « Je crois à la résurrection de la chair. »

Il fallait résister à cette dégradation spirituelle et nous avons constitué à une dizaine, avec Camille, Marcel, René et Henri une nouvelle communauté chrétienne (6). C'est ainsi que nous avons préparé et fêté Noël, nous « retrouvant » de temps à autre le dimanche entre deux appels, au fond d'une chambre de block, sur le troisième étage d'un châlit pour commenter saint Paul, prier un peu, dans un petit missel qui passa miraculeusement à travers toutes les fouilles, et nous partager au mieux les colis trop vite épuisés pour tant de mains qui se tendaient et s'obstinaient à se tendre.

Le 21 décembre au soir, comme j'allais monter au travail, René qui rentrait, m'accoste dans les lavabos : « Tiens, voilà la commission, je l'ai eue par Eugène Jean, un copain de Ligori (7), qui travaille dans notre quartier. Il me l'a fait passer dans les W.-C. » Cette fois, c'était une boîte de dentifrice Gibbs en celluloïd bleu. Je mets le Christ... dans ma poche et le garde trois nuits. René le prend sur lui pendant la journée. On évite ainsi la fouille et les vols du kommando.

(6) Parmi eux : René Lacan, prisonnier devenu travailleur civil, arrêté à Nuremberg pour action patriotique et catholique.

Jean Chapellier, Jean Duthu, séminariste, Pierre Chabert, chefs de chantiers de jeunesse, partis avec leurs requis, arrêtés à Brunswick, pour activité patriotique et menées antinazies.

(7) Ligori Doumayrou, responsable de l'A.C. de Zwickau, rencontré l'on s'en souvient, à Leipzig le 30 janvier précédent.

Le 24 au soir, les frères prévenus, ainsi que M. Thaddée et ses amis polonais, un à un, une vingtaine reçoivent le Christ dans la salle des douches à côté des cadavres. Rentré au block à la minuit, Camille, Marcel et quelques voisins se serrent autour de la petite boîte posée sur mes genoux. Je lis lentement la messe de minuit. Un protestant au courant de la chose s'offre pour boucher le couloir de nos châlits aux indiscrets. Un peu avant la communion, un gars qui ne savait pas tout, me dit à l'oreille, par-derrière : « Paul, il ne manque plus que Lui... » « Une minute, mon vieux, tu L'auras ! » Emerveillé, les larmes aux yeux, il reçoit une hostie. Camille et Marcel prennent la leur. Le protestant pleurait... A l'autre bout de la salle, les kapos et Joseph, grisés d'éther beuglaient, tandis que les camarades somnolaient fiévreux ou cafardeux.

Au petit jour, j'ai pu me glisser à l'infirmerie, malgré la défense formelle, grâce à Willy. Philippe, qui y était depuis peu, fit sa seconde Première Communion. René et Henri l'avaient conquis, et mon avocat voulut me faire son procès en règle avant de recevoir son Dieu, le vrai, celui d'Henri et de René, comme il disait...

Au-dehors, dans la cour enneigée, entre les blocks scintillait un sapin illuminé. Symbole navrant d'une joie que beaucoup n'avaient plus et devant lequel il fallut endurer d'interminables appels pendant plusieurs jours. Mais il y a des sabotages, si diaboliques soient-ils, qui ne réussissent pas toujours. Je n'ai vraiment pleuré qu'une fois là-bas, ce fut de joie, ce jour-là.

Les « coups durs » arrivent

Les premiers jours de janvier sont aussi meurtriers que ceux de décembre. Henri et René qui ne font plus de terrassements, sont désormais affectés à l'usine. Mais déjà quelques amis se meurent au Revier et l'on ne peut aller les voir que très difficilement. Il meurt une dizaine d'hommes par jour au Kommando et d'autres transports sont venus de Flossenbürg combler les vides qui se font : les derniers arrivés portent les numéros 42 000.

Parcimonieusement, quelques nouvelles m'arrivent de Thuringe : on peut nous écrire en allemand, Jacques et

André restent toujours fidèles mais discrets. La voix de la France est muette depuis de longues semaines. Combien de temps faudra-t-il attendre ? Que de choses se sont écoulées là-bas depuis, et que nous ne savons pas ?

Un désir lancinant se fait jour et se formule obsédant... Je me souviens de ces vers de Péguy :

*« ... Quand pourrais-je dormir après avoir prié
Dans la maison fidèle et calme à la prière ?
Quand nous reverrons-nous ? Et nous reverrons-nous ?
O maison de mon père, ô ma maison que j'aime !... »*

Des angoisses qui n'ont pas de nom ont été remâchées à l'ouest du Rhin et depuis... s'ils savent là-bas, un peu — car heureusement ils ne peuvent pas tout imaginer — où nous en sommes, ce doit être pire encore !

*« ... O mon Père, ô Maman, quand on vous aura dit
Que je suis au pays de bataille et d'alarmes,
Pardonnez-moi tous deux ma partance et vos larmes... et
vos souffrances lentes...
Pardonnez-moi tous deux, et vous aussi mes frères...
Et remplacez-moi bien auprès de notre Père
Et consolez Maman de ma partance fausse
O consolez Maman de mon absence lente... »*

Maman : existe-t-elle donc encore ! Quel déporté cauchemar ne l'a-t-il pas sentie, toute frémissante auprès de lui ? Elle seule eut le secret de nous tirer de notre souffrance égoïste puisqu'elle était encore plus douloureuse. J'ai vu des hommes pleurer de n'avoir pas assez aimé leur mère, devinant maintenant quel était leur martyr. Soyez-en assurées, Mamans de ceux qui ne reviendront pas ; ils vous ont tant aimées là-bas, jusqu'à la fin..

*« ... O, j'aime étrangement la demeure où je fus...
Et j'aime étrangement ceux que j'aimais déjà,
Car je sens comme on aime alors qu'on est fidèle,
Mon âme sait aimer ceux qui ne sont pas là ;
Mon âme sait aimer ceux qui restent loin d'elle... »*

Ils nous l'ont dit plus gauchement, mais ils nous l'ont dit

comme de pauvres bougres qui n'en peuvent plus et acceptent de partager avec leurs compagnons de misère ce dernier aveu comme un dernier trésor... *celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas...* c'était pour nous la dernière absolution...

Les « coups durs » allaient maintenant frapper au vif notre communauté encore résistante. Henri Marrannes traîne une bronchite mesquine. Jean Duthu souffre horriblement de plaies envenimées aux jambes. Il a craché le sang et vient de rejoindre au Revier Philippe qui s'y morfond toujours.

Un soir j'ai été appelé à la Schreibestube. Je pensais que c'était pour percevoir un colis comme d'habitude. A peine entré une dégelée de coups me fait comprendre qu'il s'agit d'autre chose. Un Tchèque, que je reconnais, est là dans le fond de la salle en piteux état. Le kommandoführer tout en mâchonnant un cigare me fait questionner par l'interprète, tandis qu'Alfred me malmène sérieusement. J'avais rendu service à ce Tchèque en lui faisant passer une lettre avec la mienne par Terrasson à l'usine. Le maladroit avait écrit chez lui imprudemment. Sa famille venait d'envoyer une réponse folle et inconcevable au kommandoführer lui-même. Le Tchèque avait tout avoué, trop même. L'interprète, un tueur aussi, mais qui avait certains gestes heureux me prévient à mots couverts qu'il savait tout déjà. Le lendemain, au petit jour, à l'usine, il me fallut indiquer qui était Terrasson pour éviter les recherches plus longues, plus douloureuses mais qui devaient fatalement aboutir. Scène douloureuse, qui se reproduisit identique quelques jours plus tard pour Henri vis-à-vis de Eugène Jean...

Les deux gars, victimes de leur charité, partagèrent notre vie de bain pendant plusieurs semaines (8). Le coup avait été rude, un autre suivit.

Fin janvier, tout le kommando avait été passé à la désinfection et à la radio. Trois semaines plus tard, après le dépouillement, peut-être consciencieux, des clichés, une liste de 200 tubars fut dressée. Camille était du nombre.

Le kommandoführer les harangua, leur expliquant qu'ils étaient désormais des bouches inutiles, qu'on ne pouvait

(8) Ils furent relâchés après : au moment de notre évacuation du camp.

plus les entretenir avec les difficultés croissantes du ravitaillement et qu'ils allaient suivre un régime particulier approprié à leur nouvelle condition : plus de travail en usine, demi-ration alimentaire, affectation à un block spécial interdit aux autres, sans feu, fenêtres toujours ouvertes... et la perspective de corvées inutiles, épuisantes à souhait, à accomplir au cours de la journée. Tout cela, en attendant un retour prochain à Flossenbürg.

C'en était trop. Le corps finit par céder. Vers la fin février, un soir, je n'ai pas pu prendre le travail et me suis traîné fiévreux au Revier. C'était déjà une démission, le Revier étant considéré comme la dernière étape avant le four crématoire. Le médecin, un Italien, diagnostiqua une pleuro-pneumonie qui tournait à la pleurésie. J'attendis plusieurs heures sur un banc mon affectation. Par bonheur, il me désigna pour la chambre trois, où l'on était soigné. La chambre trois était saturée d'un déchet humain qui se partageait quelques paillasse empuanties. Deux jours plus tard. Camille qui se hasardait à la fenêtre me fit passer un peu de tabac. Je pus ainsi obtenir ponction et piqûres. Suivirent trois semaines de voisinage infernal avec la mort qu'il vaut mieux taire.

Seule la voix de l'Apôtre nous accompagnait au cours de ce carême mortel : le petit missel continuait à circuler par miracle de l'un à l'autre : « Voici maintenant le temps favorable. Montrez-vous des serviteurs de Dieu, par beaucoup de patience dans votre détresse, sous les coups, dans les prisons, dans le jeûne, en pleine infamie. Vous êtes mourants, mais voici que vous vivez encore, battus mais non point mis à mort. Vous n'avez plus rien mais vous possédez tout... » (2 Co. 6/1-10).

Philippe mourut le premier après une seconde communion : le Christ nous était arrivé jusque sur notre paillasse au Revier. René et Henri avaient pu être « ravitaillés » encore une fois par les Jocistes de Ligori... Les communautés pour lesquelles on pâtissait à en mourir nous soutenaient encore de ces quelques miettes de Vie divine. Le 10 mars, Sondershausen reçut ces lignes, les dernières écrites péniblement de ma paillasse au Revier : « Au lit depuis une semaine. Maintenant ça va un peu mieux. Je ne suis pas fort et très fatigué. La vie est lourde... Mais je passe ici le meilleur temps de ma vie... » Il était vain de les

alarmer davantage. Pour une fois, la censure obligeait à ne pas dire toute la vérité bien à propos. Ceux des « camps de la mort » seront seuls désormais jusqu'à la fin.

Départ de Camille — Mort d'Henri

Dans les derniers jours de mars, je quitte le Revier où Marcel Carrier m'avait remplacé pour un panaris et un commencement de scorbut, et je reprends le travail à l'usine. René, lui, reste valide. Mais Henri tousse à fendre l'âme. Ce fut un de ces soirs-là que les tubars furent rassemblés après désinfection, douches et séance d'habillement. Camille allait nous quitter pour Flossenbürg. Mais personne ne voulait croire à l'authenticité de cette direction. On pouvait déjà tout supposer avec les événements qui allaient se précipiter.

Camille eut encore un geste de charité en partageant un dernier petit colis qui lui venait d'Erfurt et que le Schreiber lui avait remis avant le départ. Il garda quelque chose pour le voyage. Mais une dernière fouille a lieu avant le départ de la colonne. Camille est dépouillé par un kapo avide. Il veut se débattre. L'autre y met les poings... Ce fut tout. La colonne s'ébranla soulevant la poussière de la cendrée. Camille passa devant moi une dernière fois, et je le vis s'éloigner parmi ces loques humaines hideuses, voûté, décharné, mangé par la souffrance. Après avoir confessé sa foi il s'était donné en pâture à la masse pour son salut. Jean Duthu partait avec lui et Lucien Marié, sachant simplement que tout était consommé.

Pâques, après une semaine sainte de travail de nuit exténuant fut à peine une aurore ! Nous avons passé ce jour-là de longs moments sur une petite carte d'Allemagne à faire le point à plusieurs d'après les renseignements recueillis un peu partout, à l'usine auprès des Meisters, des Français et des Belges, au kommando, auprès des kapos et même des S.S. Le docteur français qui était l'âme de ce travail d'information dans le camp pronostiqua l'arrivée des troupes alliées pour la quinzaine à venir au plus

tard (9). Restait à savoir quel sort nous était réservé à ce moment-là. Les « bobards » couraient à ce sujet-là plus horribles ou plus invraisemblables les uns que les autres...

Pâques ne fut qu'une aurore. Henri Marrannes n'avait pu achever la semaine sainte. La bronchite s'était aggravée et doublée de dysenterie. René l'a conduit au Revier. Le médecin italien l'envoya, à la chambre trois, rejoindre Marcel qui s'y trouvait encore, bien qu'en moins mauvais état.

Le mercredi de Pâques, après l'appel du matin, en montant au travail, pour la journée, René, de loin à cause des Kapos, m'interpelle : « Riton est mort. » Il répéta encore une fois, précisant : « Ils ont tué Henri »... La journée fut longue. Au retour, le soir, par une fenêtre du Revier, Marcel m'expliqua brièvement : « C'est Walodia, le kapo russe de la salle qui l'a achevé cette nuit à coups de planche... » Henri, à demi évanoui, épuisé, avait maculé sa paillasse dans un accès de dysenterie. Cela ne pardonnait pas. Le Russe attiré par l'odeur, furieux, accomplit son métier de tueur auquel les S.S. l'avaient dressé, devant les camarades impuissants, épuisés et habitués...

La pauvre allure... la très pauvre allure de ceux qui demain seront dit des saints ! C'est à n'y pas croire. Un martyr ne se voit pas quand il se fait. Il est si ignoble. On branle la tête devant eux sans ironie mais par déception. Il y a loin du corps qui souffrit à la statue que les foules vénèrent.

Il n'y eut pas même le silence du sépulcre, et personne ne pourra réclamer son corps...

(9) Le docteur Berjonneau, de Châtellerault, après avoir trop bien soigné les malades du Revier, disgracié, fut remplacé par l'Italien, un spécialiste de la « combinazione ».

CHAPITRE X

Un chemin de passion

*« Je suis comme l'eau qui se répand,
tous mes membres se disloquent.
Mon cœur est comme la cire,
il fond au milieu de mes entrailles.
Ma vigueur a séché comme l'argile,
ma langue colle à mon palais.
Tu me mènes à la poussière de la mort.
Oui, des chiens me cernent,
une bande de vauriens m'entoure.
Ils me percent les mains et les pieds ;
je peux compter tous mes os... »*

(Psaume 21/15-18)

Paraphrase... pour notre temps

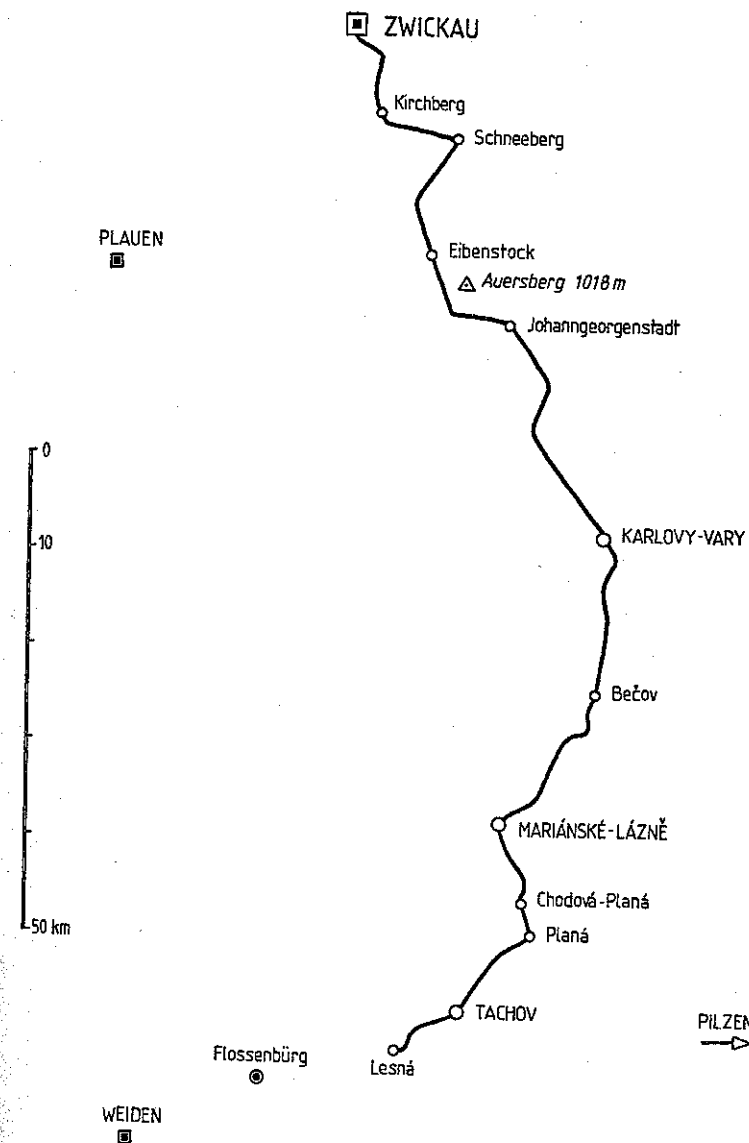
Depuis Pâques, on ne travaille plus guère à l'usine : le Reich se meurt (1).

Visiblement les S.S. cherchent à nous occuper coûte que coûte. Le 8 avril, les équipes de jour et de nuit ont été supprimées et remplacées par deux équipes de huit heures. Alertes et bombardements quotidiens, pannes fréquentes, restrictions soudaines des rations alimentaires — nous n'avons plus qu'une tranche de pain noir le soir et un demi-

(1) Les troupes américaines sont en Thuringe, à l'est de Mülhausen : Sondershausen doit être libéré.

litre de mauvaise soupe à midi — font pressentir la fin.

L'autre soir, adossé près du block du Revier, face à l'ouest, à la tombée du jour, j'ai entendu le canon. Les derniers « bobards » prétendent qu'« Ils » sont à Géra, Plauen, Werdau même. Le vendredi 13 avril à midi, après la soupe, les hommes de la seconde équipe attendent le rassemblement pour le départ au travail. Le soleil tombe dru sur la cendrée chaude. A 13 heures, la première équipe revient plus tôt que de coutume. Pas de rassemblement. Allemands et kapos sont appelés d'urgence à la Shreibes-tube. Ils en ressortent une heure après en civil, vestes et pantalons sans matricules, portant un brassard blanc de « Lager-Polizei ». Ordre est donné à tous les détenus qui n'ont pas de tenue rayée d'en toucher une. Tous doivent se faire rafraîchir à la tondeuse, la raie qui, par le travers, dénude la tête du front à la nuque. Après un premier rassemblement sur la place d'appel, il faut rentrer à nouveau dans les blocks pour se munir chacun de deux couvertures au prix d'une piétinade effrénée. « Zwei Decken, nicht mehr ! » Deux couvertures, pas plus, gueu-lent les kapos. Puis, on touche le bout de pain du soir. Une alerte vient stopper toutes les opérations. « Tous aux Blocks », ordonnent les kapos. Là, on discute en atten-dant. « Dis, Français, fini ! Deutschland kaput. Evacue-ren. Aujourd'hui ! », m'explique Antek, un médecin polo-nais. C'est l'avis général. On évacue, mais où ça ? La route de Zwickau à Flossenbürg par Weiden, doit être coupée à l'heure actuelle. L'alerte terminée, j'ai pu me faufiler chez le blockmann et sauver ce qui me restait de farine d'un dernier colis. On en mange quelques cuillers à plusieurs. Les Russes bourdonnent autour de nous, tour à tour menaçants et gluants, pour en avoir un peu. Les copains exaspérés les « engueulent » et les chassent plus loin : Weg, Ruski, Weg !... Chabert, qui fera route avec moi et Robert Olivier, se charge du restant de farine, le camou-flant sur sa poitrine, sous sa veste. Vers 16 heures, nouvelle distribution. Un pain et un rutabaga par homme. Les kapos nous ont groupés par nationalité. Heureusement : cela évite les bagarres. Pendant ce temps-là, S.S. et Kapos ont préparé leurs effets et leur ravitaillement personnel. On charge un camion et des petits chariots. Russes et Stuben-dienste (garçons de salle) se précipitent pour faire la



La « Marche de la Mort » du 13 au 23 avril 1945

corvée... Mais ceux du Revier ne partiront pas avec nous. Marcel Carrier me fait signe par la fenêtre. Je n'ai que le temps de lui rendre le petit missel et de lui crier : « A Dieu, à Paris, à la J.O.C. ou chez toi... » Un kapo fonçait sur nous la matraque haute.

Vers 17 heures enfin, le camion démarre, et passe la porte du kommando, chargé d'effets et de vivres. Suivent Tchèques, Russes, Polonais, Français, Italiens et les autres, Hongrois, Juifs et Espagnols. Blockmann et Stubendienste ferment la marche avec leurs petits chariots à provisions. La colonne s'allonge maintenant par les rues de la ville entre deux files de S.S. mitraillettes au poing. Les Lager-Polizei, excités par le Lager-Altester Alfred, vont et viennent, gueulant et assommant ceux qui traînent ou s'écartent.

Des groupes de compagnons de route se sont constitués. Les plus forts soutiennent les plus faibles. Beaucoup déjà épuisés par les longs appels de l'après-midi s'étaient accroupis sur la cendrée. Il a fallu les empoigner au départ. Avec Chabert et Olivier, je me suis saisi de Chapellier. Il souffrait affreusement d'un phlegmon au pied et d'une violente diarrhée.

Les loques humaines battent le pavé de leurs galoches en bois, éculées. Demain il faudra marcher pieds nus, sans doute. Où couchera-t-on ce soir ? Mais cette pitoyable piétaille ignore encore le prix de sa course infernale.

J'ai remplacé déjà plusieurs fois Chabert et Olivier auprès de Chapellier. Plusieurs fois il a fallu remonter le long de la colonne la distance perdue en dépit des objurgations et des coups des kapos. Nous n'en pouvons plus. J'interpelle Willy, demandant une place dans le camion pour le camarade. « Verboten ! répondit-il, marche avec... » Cela finit par être intolérable, il faut s'arrêter. La diarrhée le tourmente trop. La colonne s'éloigne. Pendant que nous l'aidons à se rhabiller au bord du fossé, l'un des deux jeunes S.S. restés en arrière avec nous questionne calmement : « Qu'est-ce qu'il a ton camarade ? » — Je lui montre son pied. « Ach ! Fuss kaput !... Los ! » Remontés sur la route, il nous fait un signe, montrant un champ récemment labouré par les bombes américaines. « Los Mensch ! Weg ! » Il nous faut sans doute couper au plus

court pour rejoindre la colonne. Je prends Chapellier par le bras avec Olivier. Chabert suit, plus en arrière. Chapellier butte à chaque motte d'herbe. Le S.S. jure et clame un ordre que je ne comprends pas. Notre groupe se trouve alors au bord d'un trou de bombe. D'un même élan de son corps, le S.S., qui nous a foncé dessus par-derrière, précipite Chapellier en avant et l'abat de deux coups dans le dos, tandis qu'il roule au fond de l'entonnoir. Chabert qui avait réalisé avant nous le geste crie affreusement : « Il le tue, il le tue... Il peut marcher encore. » Chabert se précipite dans le trou. L'autre S.S. l'empoigne pour l'écartier et tire à son tour...

« Los ! Weiter ! — En avant ! Plus loin ! »... Nous regagnons la route. La colonne vient de se terrer dans les fossés : des chasseurs américains piquent au sol, mitraillant au hasard. L'alerte dure peu, le temps pour les deux S.S. d'informer le kommandoführer de leur exécution. Willy qui s'était approché me demanda : « Où est le camarade ? » Il comprit mon silence. Puis me demanda encore si nous avions le pain du mort... Chabert qui l'avait camouflé sous sa veste ne répondit pas et nous le partagea à la halte suivante en souvenir de Chapellier. Nos compagnons apprirent ainsi qu'il fallait marcher ou mourir. Jean Chapellier fut le premier et le seul « revolvérisé » ce soir-là. On marcha jusqu'à la nuit.

Un peu avant une côte, un camion et une remorque doublent la colonne : ce sont ceux du Revier. Ils s'arrêtent en haut de la côte, à l'issue d'un bois. La colonne stoppa derrière eux, près de Kirchberg.

Les S.S., l'arme à la bretelle, encerclent un champ de blé vert où l'on s'entasse pêle-mêle pour la nuit. Chabert, Olivier, René et d'autres se regroupent autour de moi pour prendre quelques cuillers de farine à la dérobée sous nos couvertures, pour ne pas provoquer la gloutonnerie des Russes. Puis, le silence tomba sur la horde ainsi confondue au sol. On entendait alors distinctement le canon et durant toute la nuit le crépitement des mitrailleuses et le roulis des blindés. On se battait dans les faubourgs ouest de Zwickau. Et nous étions là, à la merci d'un mot qui pouvait faire de nous un charnier, victimes sans gloire de la dernière heure, gibier de bague qui n'aura jamais son nom sur aucun monument.

La marche de la mort

14 avril à l'aube. — Les « rayés » se relèvent de terre péniblement. L'étape sera longue : il faudra tout le jour jouer à cache-cache avec les Américains. Les routes de montagne que les S.S. nous font prendre à travers les forêts de l'Erzgebirge sont coupées de chicanes fraîchement édifiées que gardent le Volksturm, les Hitlerjugend, la Luftwaffe, devenue rampante. Jusqu'à quand faudra-t-il marcher ? Beaucoup n'ont déjà plus de pain. Il n'en sera pas distribué avant lundi, dit-on. Peu à peu, au cours de la marche, la colonne s'effiloche. En tête, les Tchèques mènent la cadence, accoudés les uns aux autres. Dans le milieu, ça divague, comme des somnambules. En queue, on abat par fournées de 3 ou 4... Les premières fois, à chaque rafale, on tourne la tête, on veut voir si c'est bien vrai, ce qu'on entend. Puis, on ne se retourne plus. On a tout juste assez de force pour mettre un pied devant l'autre. Il ne faut rien gaspiller. Il ne faut même pas y penser...

D'ailleurs, on ne pense plus : nous sommes décervelés. Nous trottons comme des lapins qui ont déjà le plomb dans le crâne. Il n'y a plus de sentiments, il n'y a plus qu'un seul instinct : celui de tenir, de tenir à tout prix en mettant un pied devant l'autre jusqu'au soir. Après on verra... Les hommes, quand ils se cognent de fatigue les uns contre les autres, ne gueulent plus, maintenant, ils chuchotent.

De temps à autre, l'un des Feldwebel monte ou descend le long de la colonne. On se raidit lorsqu'il passe, car il choisit les victimes lorsqu'elles ne tombent pas d'elles-mêmes. Il fait sortir des rangs celui qui titube un peu trop. Ce dernier gigote-t-il encore, deux Russes sont là qui le maintiennent, tandis que le S.S. l'abat de sa propre main dans le fossé de la route. Ces abattages par sélection ralentissent la marche. Et ceux qui meurent, permettent aux autres de reprendre haleine tant que ce n'est pas leur tour.

On marcha tout le jour. Le Kommandoführer, un cigare en permanence au coin de la bouche, va et vient à vélo. Il n'a qu'un mot : Weiter ! Los weiter ! Immer weiter ! Toujours en avant !

Je n'ai mangé que deux tranches de pain et je garde le reste sur ma poitrine, dessous ma chemise, avec les dernières lettres reçues à Zwickau qui portent l'écriture de Jacques, d'André, de Pierre... Ces pauvres bouts de papier qui collent à ma peau, imprégnés de sueur, sont la seule épave où je puis accrocher mon vouloir-vivre. Je n'ai plus la force de sortir mon chapelet et le vertige me prend quand je lève trop la tête pour regarder les croix au bord des routes...

Après 17 heures, on arrive à Eibenstock, un bourg de montagne. Sur le champ de foire au bétail, les S.S. nous ont parqués pour la nuit. On retrouve là deux convois de « rayés » : des hommes de Lengenfeld et des femmes de Plauen. Tant mieux, pense-t-on, si elles viennent avec nous : on n'ira pas loin, ou du moins on marchera moins vite.

Ceux du Revier sont là, momifiés dans leurs couvertures, cadavres mourant et vivant pêle-mêle. René et des copains ont sorti Marcel de ce charnier pour la nuit. On partage encore quelques cuillers de farine, toujours camouflés sous nos couvertures. Pendant l'opération, Chabert s'est fait voler son pain à la faveur d'une bousculade provoquée par les Russes qui s'étaient patiemment groupés autour de nous. Les S.S. qui nous gardent, se gaussent tout en se goinfrant de tartines de saindoux. Ils savourent cet avilissement progressif de ce bétail forcené qu'ils poussent lentement et soigneusement devant eux vers la mort. L'un d'eux a trouvé la chose plaisante et s'approche, faisant mine de s'informer. « Je ne sais pas, répond-on autour de nous. » On s'écarte par prudence : il va sans doute jouer de la matraque. Non point, il prend le mégot de la cigarette qu'il fume, le montre aux Russes qui, à sa venue, s'étaient immobilisés, le lance et jouit attentivement à demi baissé, les deux mains sur les genoux, de cette nouvelle mêlée humaine. Il en bouscule 3 ou 4, puis s'en va riant aux éclats...

Il a gelé pendant la nuit. A l'aube, appel interminable. Le S.S. führer exhorte les vieux S.S. de sa troupe qui ne sont pas des fanatiques comme les plus jeunes. On attendit longtemps que les morts de la nuit soient dénombrés et empilés dans un coin.

« Paul, réchauffe-moi. » Je me suis retourné. C'est

Chabert qui prend mal au cœur. Je n'ai plus assez de forces ni de sang pour lui frotter efficacement le dos. Avec Olivier, nous l'étreignons entre nos poitrines pour lui rendre un peu de chaleur. Puis, dégageant de ma chemise le bout de pair qui me restait, je lui en présente un morceau : « Mange » — « Tu es fou, je ne veux pas... Je te prends ta vie. » — « Mange. » Il fallut le forcer... Pas longtemps d'ailleurs : « Mange, sinon, regarde ! » A ce moment-là, les S.S. parcouraient le champ de foire, tirant à bout portant sur les formes humaines qui ne pouvaient plus se relever...

La colonne s'ébranla au pas de course à travers les rues du pays, affreusement pavées. Ce décrassage épouvantable, qui se répétera tous les matins, a pour résultat d'éclaircir un peu plus tôt les rangs. Vers 10 heures, la panique atteint son paroxysme en queue de colonne, personne ne voulant être au dernier rang. Puis la fusillade cessa. On marcha tout le jour sans manger ni boire. Je grignotai ma dernière tranche vers deux heures de l'après-midi. Chabert qui s'était refusé à partager, s'était éloigné de moi sous prétexte d'aider un camarade.

Vers 16 heures, la colonne attaque une côte... « Un copain pour me donner la main ! Un copain ! Un copain pour me donner la main ! » L'homme qui supplie ainsi, avec la force d'un désespéré, rejeté de rang en rang, se trouve bientôt à ma hauteur. Épuisé à en fondre sur place, je veux jouer au sourd. On m'avait déjà appelé si souvent. Mais cette fois, c'est un Français : c'est Perret, un résistant qui avait travaillé dans les wagons-restaurants sur le P.L.M. Il détourna vers moi son regard gluant de fièvre et hoqueta douloureusement : « Paul, ton bras ! » — « Vieux, je ne peux pas, je vais tomber avec toi. » — « Paul, je n'ai personne pour me donner le bras... Ils vont me tuer ! » Dialogue crucifiant de deux loques agonisantes. Ma respiration affaiblie suffisait à peine à assouvir mes poumons pendant la côte que nous gravissions à ce moment-là. Mon bras reste inerte. Je sens Perret qui décroche insensiblement... Silence essouffant... « Paul, articule-t-il encore, je suis chrétien. » Sa voix creuse poursuit : « Je vais faire mon acte de contrition : pardon, mon Dieu, je meurs pour ma femme, mes gosses, la France et les camarades. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il ! » Il se signe largement, lentement, sa main retombe. Je la devine

qui cherche insensiblement mon bras encore tout endolori d'avoir soutenu les autres. Ses doigts s'accrochent au tissu de ma manche : « Alors, ça va mieux, lui fis-je sans le regarder. Allez, avance ! » — « Paul, donne-moi le bras. » — « Avance, oui ou non... » — « Je n'en peux plus. » — « Tu veux revoir tes gosses. Marche, fais des pas comme moi. » — « Non, je vais mourir. » — « Si tu me donnes le bras, je tombe avec toi. » — « Paul, donne-moi la main, je ne me ferai pas tirer. » Je la prends. Elle était molle et moite comme celle d'un mourant. Je la serre très fort. Il réagit. Je la relâchais plus tard insensiblement. Perret termina l'étape ce soir-là.

Un dialogue atroce se répercutait en moi, à chaque chute d'un compagnon de route.

Celui qui tombe, peut-on le laisser tomber tout seul ?... Mais il faut déjà trop de courage pour poursuivre soi-même sa marche solitaire. En finir était si tentant. Il y avait les Russes qui calaient le long de la colonne. Accotés au talus, ils attendaient le regard tout drôle, presque pacifié, la fin du convoi où la mort viendrait les libérer. La mort, c'était ce grand verre d'eau fraîche que l'on boit malgré le poison mortel qu'il contient, parce qu'il désaltère. Fallait-il accepter cette lâcheté, sous un geste de charité ? J'avais honte, trop honte, de céder à la souffrance, devant mes tortionnaires. Cela m'apparaissait comme un suicide... Et les autres sont là qui me côtoient encore vivants ! Il ne faut pas fausser compagnie trop vite au troupeau. De quel droit mettre un terme à mes souffrances, s'il me faut accompagner d'autres douleurs ?... Mais là aussi, quel jeu secret me fait baptiser ma fringale de vivre ? L'homme qui tente de se dépasser ainsi pactise encore avec la chair exigeante, soit qu'il succombe parce qu'elle est épuisée, soit qu'il s'acharne parce qu'elle est encore vive... En fin de compte, quel que soit le geste possible, le sacrifice est à partir de cette pauvreté et de cette compromission : c'est peut-être ce qui en fait toute la grandeur.

On passa la nuit à Johangeorgenstadt, dans un kommando dépendant de Flossenbürg qui n'avait pas encore

été évacué. En arrivant, Lacan (2), un compagnon de route, nous partagea son dernier bout de pain : on allait avoir une soupe. On pouvait se payer le luxe de cette communion.

A l'appel du matin, nous sommes 600 sur 950 au départ. Suivit une distribution de pain. La cour du kommando se transforme en une corrida immonde. Une fois les Russes assouvis ou rossés, on s'étale à même le sol... Joie étrange du soleil d'avril sur nos corps faméliques. Pendant ce temps, ceux du Revier sont embarqués en camion. Celui-ci revient à vide, au bout d'une heure. Puis repart, et revient de même. Heureux présage. On n'ira pas loin aujourd'hui puisqu'il est si vite de retour. On ne fit que quinze kilomètres ce lundi 16 avril, mais le camion du Revier était encore vide, à l'arrivée et les malades n'étaient plus là... On avait, le matin, demandé ceux qui pouvaient encore marcher. Marcel Carrier fut du nombre et les autres furent « libérés » quelque part...

La nuit fut infernale. Les deux convois de Lengenfeld et de Zwickau, 1 500 hommes environ, doivent s'empiler dans une pièce sans lumière. On ne peut pas s'étendre. Il faut rester debout, accroupis ou entassés, les membres ankylosés, la tête lourde, déportés en tous sens, au gré des vagues que font les corps... Des Russes se sont introduits avec des triques. On s'est battu toute la nuit pour son pain. Chabert s'est fait voler le restant de farine ; il a fallu serrer à la gorge le Juif pour la lui faire rendre. Le 17 avril, une longue étape : on devait rallier Karlsbad (3) à tout prix, affirmait Willy. On se groupa entre Français. Et la journée se passa pour nous sans un mort, sans un mot, et sans manger. A l'arrivée, il fallut obliquer vers la gauche, cinq kilomètres plus loin, et gîter dans un kommando de prisonniers de guerre russes, qui venaient d'être évacués, pendant que l'aviation américaine bombardait la gare de Karlsbad.

Enfournés pêle-mêle dans le grenier de la bâtisse, 500 « rayés » se vautrent au milieu de leurs excréments et des tripes du bétail égorgé la veille. Russes et autres ont pris

(2) Arrêté à Nuremberg, comme responsable à l'Amicale et militant chrétien, René Lacan avait passé par Dachau, Leitmeritz avant de nous rencontrer à Flossenbürg et à Zwickau.

(3) Aujourd'hui Karlovy-Vary dans la vallée de l'Ohře (Eger).

d'assaut les châlits. Il faut se contenter du plancher fétide pour nos corps cassés. Marcel, René, Olivier, Lacan, Chabert s'assoupissent enfin côte à côte après une dernière cueillerée de farine.

J'étais pouilleux — ça me courait partout sur le corps — j'étais quand même satisfait d'être assis contre un coin du mur qui n'était ni trop humide, ni trop infect. Je n'avais plus rien à manger, mais on aurait, paraît-il, des pommes de terre demain. Je goûtais la joie simple de me déchausser après quatre jours de marche. La semelle de bois usée au talon m'avait blessé. Possibilité d'avoir les pieds à l'air sans me faire voler mes chaussures par des voisins : c'était un luxe. En bas, les S.S. et les kapos banquetaient avec du cochon et des frites. Dehors, les avions américains crachaient la mort.

Mais je vivais, en somme, faiblement, mais je vivais, détaché de tout, ne pouvant rien me procurer, pas même de l'eau. Je sentais mon cœur battre. Chant de ma vie singulière parmi la mort universelle. Je compris alors que ma vie était bien l'œuvre d'une volonté personnelle du Père. Je suis vivant, ce n'est déjà pas si mal, car vraiment, je n'y suis pour rien et tout s'arrange autour de moi pour me donner la mort. Quelle permission formidable que celle de vivre et d'être encore, un peu, un homme sous cette défroque charnelle, dégoûtante, comme une charogne ! Il y a toujours dans l'agonie la plus pitoyable, cet éclair de lucidité qui vient comme un ange susciter sous la bête angoissée et suante le fils consentant...

La journée s'est écoulée dans ce grenier nauséabond : on se battit pour de l'eau et pour quelques patates qu'il fallut avaler toutes rondes avec la pelure pour ne pas se les faire voler. On en met quelques-unes dans le pantalon pour le lendemain.

Le 19, une course de 35 kilomètres en plein soleil vers Petschau (Bečov). Avec Chabert, on s'est mis derrière pour être plus près de ceux qu'on tue. Les S.S. et les kapos, à chaque halte, ingurgitent des schweinbrot sous notre nez. Le Kommandoführer lance des boulettes de mie de pain à son petit chien qui jappe de joie. Au soir, parqués sur la pelouse d'un stade abandonné, nous avons décidé de respecter chacun les héroïques réserves des autres et l'on grignote dans son coin ses patates crues avant de s'endor-

mir. Le lendemain il fallut couvrir encore 25 kilomètres environ pour bivouaquer près de Marienbad, dans un champ humide derrière un talus de chemin de fer. Les plus vigoureux se traînent sur les genoux pour brouter les pissenlits. Avec Lacan, Chabert et Olivier, nous avons encore eu le courage de faire cueillette commune et de nous bourrer l'estomac de verdure en même temps.

On marchait depuis huit jours. Nous avions fait près de deux cents kilomètres et la colonne était réduite de moitié et chaque soir on entendait la marche sourde des blindés alliés. Demain, il faudra encore marcher, se terrer dans les fossés quand les chasseurs américains piquent sur la colonne, pour éviter d'être écharpés en même temps que les S.S. Il faudra assister à la fusillade de ceux qui se sont portés volontaires pour la corvée de cuisine pour les S.S. — ils voulaient prendre du pain dans la carriole ! Il faudra passer la nuit sur un terrain détrempé, aplatis dans la boue parce qu'ils tirent dès qu'on se lève... et laisser encore de pauvres bougres dans la neige, tombée soudaine, comme un linceul, sur les corps, pendant la nuit.

Ils nous ont tout de même donné un morceau de pain et un morceau... de savon. Mais pourquoi nous nourrir encore ? Quel intérêt ont-ils à nous traîner mourants alors que la mort les talonne eux aussi ? Ils n'ont qu'un geste à faire à la ronde, et nous nous écroulerons comme des pantins au jeu de massacre ! Mais il ne fallait pas. Il vaut mieux faire attendre, laisser la chair se décomposer à vif, et l'esprit se fondre comme de la cire. Tout est là : pouvoir rôder jusqu'à la fin, autour de nous, nous compter les os, et savourer chaque trait humain qui s'efface... Le temps, voilà le point litigieux où le bourreau s'affronte avec le patient, l'un en a besoin pour affiner sa torture, l'autre le désire pour son salut. Pour lequel des deux travaille-t-il ? Qui sera le plus résistant ?

Mais voici qu'un pauvre type m'a lâché la phrase fatale : « Paul t'as l'air crevé ! »

Alors, je suis comme eux ! J'ai cette « bouille » qui verdit comme une viande qui faisande... Puisqu'on me le dit et que je pense pareil pour eux... « ils ont l'air crevé »... je ferai long feu. A voir tomber les autres sans tomber encore, on s'installe inconsciemment comme un privilégié dans une fausse sécurité.

Alors, une idée saugrenue, m'est venue comme une tentation. Finir en beauté. Sortir de la colonne. Tenter une évasion fatale pour tomber les bras en croix en criant — j'ai même bien préparé la phrase ! — « Je meurs pour le Christ, la France et la classe ouvrière. » Je ne sais ce qui m'a retenu. Peut-être Olivier qui marchait toujours silencieux à côté de moi et dut me tenir, par hasard, un propos insignifiant... Pourquoi ce panache après tout : on n'est pas au spectacle ici ! Seigneur excusez-moi, mais vous n'avez pas fait d'exploit de ce genre quand on vous a crucifié en plein trois heures de l'après-midi. Vous êtes celui qui resta jusqu'à la fin dans la colonne. Vous êtes celui qu'on creva de douleur — nu comme un ver — ridicule — et simplement lucide, disant, un peu avant la fin : Tout est consommé !

Au fond de moi-même, ce seul souvenir a tenu jusqu'à la fin : « *Et moi, je suis un ver, pas un homme...* » (Ps.12/7). Il a connu cela, Lui aussi. Il ne nous arrivera pas pire. A ce degré de laideur, il n'y a pas d'orgueil à se prendre pour Jésus-Christ !

Libération : Lundi 23 avril 1945

On marche encore jusqu'au soir du dimanche 22 avril. Nous passons par Marienbad, Kuttienplan, Plan, Tachau, étapes courtes (4), mais ventées, pluvieuses, tout aussi tuantes. Le vent couchait sur le goudron glissant ceux qui s'agglutinaient désespérément aux autres. Perret succomba un de ces jours-là : je le vis de loin impuissant.

Nous sommes maintenant 350 survivants à peine, trempés et puants comme des chiens exténués, qui gisent dans la paille humide d'une grange du village de Schönwald (4) soit à 15 kilomètres de Flossenbürg par la forêt, dit-on. Des bobards courent, toujours vraisemblables. Il n'y a plus rien à manger, même pour les S.S. Ils vont nous fusiller sur place, c'est l'ordre de Himmler. On sera tous passés au lance-flammes en arrivant. Flossenbürg est cerné par les troupes américaines.

(4) Aujourd'hui : Mariänske-Lázně, Chodova-Planà, Planà, Tachov, Lesná.

Au matin, les S.S. ne sont pas venus nous « raouster ». Olivier, Lacan et d'autres se battent avec des Russes qui leur volent leurs chaussures. La pluie dégouline dans la grange à travers les tuiles disjointes... Roulé dans ma couverture trempée, c'est à peine si j'ai entendu Zeff, un Autrichien, ancien journaliste antinazi qui a gardé la qualité de sa profession : « Paul, kommandoführer a dit : Libération — Chut ! finie, la guerre ! »

Une espérance drôle passe sur nous comme un rêve. Chabert affalé tout contre moi a entendu. Il articule quelques sons qui me parviennent à travers ma couverture et ma fatigue : « Si c'était vrai ! » On sanglote de joie et d'épuisement.

La nouvelle s'est répandue dans la grange. Des groupes se coagulent autour de ceux qui ont encore la force de s'asseoir. Les commentaires, peu à peu, mécaniquement, vont leur train. « C'est impossible ! — C'est l'armistice ! — Comment veux-tu ? Il n'y a pas de Croix-Rouge ici ! » La Croix-Rouge, c'est la Résurrection. Mais il n'y a pas de Croix-Rouge ici. C'est donc impossible.

« Los ! — Alles weg ! Antreten zu fünf ! — Allez ! Tous dehors ! Rassemblement par cinq ! » Nous voici tous debout dans la cour. On se regroupe par nationalité. Les Tchèques doivent savoir quelque chose : on cause beaucoup dans leur coin. Le kommandoführer mâchonne toujours un cigare. On laisse des mourants. La colonne s'ébranle vers la forêt. La fusillade semble reprendre en queue.

Chabert, épuisé, combien ne se sont pas accrochés à lui avant d'être abattus, m'adjure en pleurant de le laisser. Je résiste. Faiblement, il me pousse d'un dernier effort. Je le laisse sans tourner la tête (5). Lacan aussi a disparu tout à coup d'à côté de moi (6). Je suis seul entre ces deux groupes, gravissant le chemin forestier, en proie à un fort coup de pompe. Il faut rejoindre René ou Marcel Carrier qui doivent cheminer en tête. Les pieds nus, gonflés et meurtris, j'avance comme dans un océan de glu qui

(5) Pierre Chabert, épargné et abandonné par les S.S., sans forces et délirant, n'a plus donné signe de vie depuis. (Témoignage de R. Olivier)

(6) René Lacan donna de ses nouvelles, peu après. Epargné par Alfred, il fût recueilli par des prisonniers français à Schönwald.

m'étreint jusqu'à la ceinture. D'un lent coup d'épaule, parcimonieusement calculé, j'abandonne derrière moi, ma couverture trop lourde.

... René s'est retourné et l'on se donne le bras. C'est convenu, nous serons abattus tous les deux quand ce sera notre heure, lorsque tout aura été consommé et épuisé. Plus vigoureux, René qui tourne encore parfois la tête a cru voir des « rayés » qui s'éloignent dans le bois vers la droite tout seuls. On dirait que ce sont les Tchèques. Un ordre retentit soudain, transmis par les kapos, le long des groupes égrenés sur le chemin. « Alles die Hungaren heraus ! Tous les Hongrois dehors... » Une rafale de mitraillette... C'étaient des Juifs... Avec René, nous sommes parvenus à rejoindre les Russes qui en tête de la colonne remorquent toujours la carriole des S.S. En queue on doit abattre les traînants et les derniers... « Et toi curé, qu'est-ce que tu fais avec les Russes ? Viens là, idiot ! » Je me retourne, c'est Alfred, le Lagerältester, qui revolver au poing me fait signe de le rejoindre. « Avec les Français, crétin ! » On recolle tous deux au petit groupe du docteur Berjonneau qui chemine derrière lui encadré de S.S. En queue, ils tirent toujours...

« Qu'est-ce qui se passe ? » Le docteur, à bout de forces, me répond par un geste vague : « Attends le signal. »

« Weg ! » fait soudain Alfred montrant la forêt sur sa gauche. La forêt nous reçut comme un linceul accueille les corps.

Le temps de passer le fossé, de trébucher trois mètres plus loin dans un bosquet de bruyère haute, attendant que quelque chose vous atteigne l'échine ou la nuque... Rien n'est venu. Les S.S. ont-ils tiré ? La colonne a passé... Plus loin après un temps, on entend une fusillade générale, les Russes de la carriole... et ceux qui étaient avec, Marcel Carrier peut-être... La chasse à l'homme dura encore quelque temps dans la forêt. Puis, ce fut le silence. Il était environ 16 heures.

Vous aviez donc Seigneur, gravé nos noms sur la paume de vos mains !

René s'est redressé le premier pour dire la prière jociste. Puis clopin-clopant, de ferme en ferme, car il n'y avait pas de place pour nous dans les maisons, de morceau de pain en tasses de jus, nous avons marché jusqu'à la nuit, que

l'on passa avec des Polonais libérés, sur un peu de paille dans un réduit... (7)

**

Mardi 24 avril — René et moi quittons dès le matin les lieux de notre première nuit en liberté. Après avoir rodé tous les deux autour de l'église d'un village, le curé n'ose pas nous héberger mais nous donne des chaussures. Une vieille femme nous fait signe de sa fenêtre et nous indique la route de Tachau après nous avoir fait prendre un grand bol de café au lait sucré avec du pain trempé. Plus loin, une jeune maman qui garde son bébé chez elle, craintive à notre vue, nous montre encore le chemin... Deux heures après, à Tachau, des prisonniers de guerre, des gars de France, nous prennent dans leurs bras, nous épouillent, nous lavent. Il était temps !

René prend mal au cœur au contact de l'eau. Pour moi, c'est tout juste si je peux me tenir à quatre pattes au-dessus du baquet qui sert à nos ablutions.

Vendredi 27 avril — Fête de saint Pierre Canisius, jésuite. Soutenu par un prisonnier de guerre, je peux aller à la messe à l'église de Tachau et communier.

Mercredi 2 mai — Ce soir, après trois jours d'un léger bombardement et de quelques actions de combat, des éléments américains de l'armée Patton entrent à Tachau.

Un officier français, en tenue américaine, vient jusqu'au Kommando des prisonniers de guerre où nous nous sommes réfugiés. Il nous apporte la liberté complète. Il est 22 heures. Il va recueillir notre courrier pour la France. Une lettre à ma mère, partie le 3 mai, arrivera à Lyon le 10, jour de la fête de l'Ascension.

Mardi 8 mai — C'est l'armistice. Américains et Russes font leur jonction le 10 mai, au cœur de la Bohême.

Quelques jours après, je fais sortir René Le Tonquèze de l'hôpital où il était soigné : des camions militaires embar-

(7) Il est difficile d'estimer le nombre des survivants du Kommando de Zwickau : 120, 150 peut-être. Un monument a été élevé depuis à Tachov, à la mémoire des victimes de ce dernier épisode. Les dépouilles de la plupart — 229 — ont été rassemblées dans une fosse commune sous ce monument par les soins des Tchèques, nouveaux habitants de cette région des Sudètes.

quent les Français pour la ville proche de Pilzen. Les 16, 17, 18 mai : journées de communion à la joie du peuple tchèque dans l'espérance d'une liberté retrouvée. Puis, de nouveau, en camions militaires, nous traversons un pays aux routes défoncées, aux villes ruinées : de Pilzen à Würzburg par Nürnberg, en une seule journée.

Dimanche 20 mai — Pentecôte. 17 h. J'écris au crayon encore lisibles ces quelques lignes. « ... Dans cette chambre de caserne hitlérienne, affectée au rapatriement des français, à la veille de prendre le « 8 chevaux — 40 hommes », j'aspire enfin à la renaissance de mon esprit et de tout mon être après des mois d'âpres luttes silencieuses pour garder la vie. J'aime singulièrement l'homme depuis que je suis venu en Allemagne ! — Tu connaissais, Seigneur, le temps où je m'enfonçais et celui où je me relèverai ! — Le vrai mot, l'unique verbe, au terme de ce vagabondage joué par obéissance et charité pour une plus grande gloire de Dieu : Je crois. Credo ! »

23 mai — Passage du Rhin. 24 mai : un centre d'accueil dans une gare lorraine. Avant le départ, une jeune maman fait monter sa petite fille blonde dans le wagon pour nous servir. Me tendant un quart de vin, la petite questionne gentiment : « M'sieur, ils ne vous ont pas fait trop de mal les Allemands ? »

Vendredi 25 mai — Paris. Gare de l'Est. Hôtel Lutetia ; le centre d'accueil national des déportés... Pour quelques-uns d'entre nous seulement, voici les retrouvailles et les premières rencontres avec les familles de nos frères de malheur et d'honneur qui ne sont pas revenus.

CHAPITRE XI

Des témoins du christ

Ils ont été condamnés et mis à mort à la suite de Jésus-Christ pour le salut de leurs frères.

THURINGE

Roger VALLÉE. — Séminariste du diocèse de Séez (Mortagne). Déporté à Flossenbürg, mort à Mauthausen le 29 octobre 1944.

André VALLÉE. — Fédéral Jociste de l'Orne. Responsable de Gotha. Déporté à Flossenbürg, mort à Leitmeritz le 15 février 1945.

Jean TINTURIER. — Séminariste du diocèse de Bourges (Vierzon), responsable à Schmalkalden, déporté à Flossenbürg, mort à Mauthausen, le 15 mars 1945.

Marcel CALLO. — Fédéral Jociste de Rennes, responsable de Zella-Melhis, déporté à Flossenbürg, mort à Mauthausen le 19 mars 1945.

Henri MARRANNES. — Fédéral Jociste de Paris-Ouest, responsable de Gera, déporté à Flossenbürg, mort à Zwickau le 4 avril 1945.

Camille MILLET. — Dirigeant de section d'Ivry-centre, responsable d'Erfurt, déporté à Flossenbürg, à Zwickau, mort à Flossenbürg le 15 avril 1945.

Louis POURTOIS. — Dirigeant fédéral de Besançon, responsable d'Eisenach, déporté à Flossenbürg, mort à Mauthausen le 20 avril 1945.

Marcel CARRIER. — Dirigeant Jociste de Paris-nord, responsable régional à Weimar, déporté à Flossenbürg-Zwickau, mort le 6 mai 1945 à Neustadt-sur-Tachau.

Roger VALLÉE

« A part le nom que vous avez bien voulu me rappeler, je n'ai oublié aucun détail concernant l'abbé Roger Vallée, décédé le 29 octobre 1944 au Revier de Mauthausen. Il y était venu avec un jeune prêtre également arrêté pour avoir fait de l'action catholique. Ce dernier qui avait un frère jésuite est ensuite parti pour un kommando de travail (1). L'abbé Vallée était malheureusement beaucoup plus malade. On parlait d'un rhumatisme infectieux. Le docteur Peissel, de Lyon, excellent chrétien et parfait médecin, s'est employé à le sauver, a réussi à se procurer des sulfamides et a cru un moment qu'on le sauverait. Le cœur flancha. Cela se fit assez vite. En quelques jours seulement.

Dès que j'ai su la présence de Roger Vallée au block deux du Revier, j'ai été le voir, l'ai confessé, ce qu'il a fait d'ailleurs en toute lucidité. Je lui ai fait offrir ses souffrances pour les siens, pour son diocèse, pour la France. Il l'a fait de tout cœur. Je me rappelle qu'il se reprochait de ne pas toujours prier, parce qu'il n'en avait pas la force. Je lui expliquai que sa souffrance offerte était la plus belle des prières. Il en fut consolé. L'idée de mourir avant le sacerdoce lui était aussi douloureuse et il s'inquiétait beaucoup de la peine de sa famille. Tout cela fut accepté. La dernière fois que je l'ai vu il était bien bas, mais il m'a dit des yeux et d'un bon sourire toute son acceptation, toute sa résignation. Il a longuement baisé mon crucifix. Il avait à côté de lui un camarade français qui s'occupait de lui avec des délicatesses toutes maternelles. Il m'avait demandé de lui procurer une bouteille en aluminium pour pouvoir lui donner de quoi boire pendant la nuit. Je la lui procurai ainsi que du thé très sucré que je me fis donner pour lui par des Polonais de la cuisine. C'est pendant qu'il buvait, soutenu par ses camarades, qu'il est mort subite-

(1) Il s'agit de Jean Tinturier qui quitta Mauthausen pour le kommando de Schwientschowitz, près d'Oppeln, en Haute-Silésie. Son frère Jacques Tinturier, faisait partie de l'équipe de Neumühle, à Wittenberg.

ment. Le cœur s'est brusquement arrêté. Point d'agonie douloureuse. Une lente souffrance supportée chrétiennement, adoucie par le passage du prêtre et l'absolution, entre les bras d'un camarade délicat et plein d'attentions gentilles. Voilà ce que fut la mort de Roger Vallée. Comme je voudrais pouvoir donner des détails aussi précis et aussi consolants à tant de parents qui m'écrivent et dont malheureusement je n'ai pas vu mourir les enfants comme j'ai vu mourir celui-là. Dès sa mort, on est venu me chercher et j'ai récité sur lui les prières de l'absoute et après cela, dans mon block, j'ai dit pour lui les prières de la messe de Requiem. Et le dimanche suivant, à la réunion des camarades de son block, nous avons prié à son intention. Hélas ! Nous n'avions ni messe, ni communion...

Etant donné le motif et les circonstances de son arrestation et de sa déportation à Mauthausen, Roger Vallée est bien mort martyr de sa Foi et de son Action catholique. Avec combien d'autres !...

(Témoignage du Père Riquet, s. j., déporté à Mauthausen, puis à Dachau.) (Lettre à Mgr Mercier, v. g. de Séez.)

André VALLÉE

Que devint-il au cours des durs mois d'hiver, après avoir quitté son frère Roger et toute l'équipe à Flossenbürg, en octobre 1944, pour le kommando de Leitmeritz, dans les Sudètes ? Il souffrit et supporta patiemment la déchéance du bagne et, mourut seul avec le Christ. Au début de juillet parvint en France une liste de décès provenant du camp de Flossenbürg et portant le nom d'André avec la date du 15 février 1945.

Jean TINTURIER

Jean quitta Mauthausen pour le kommando de Schwientschlowitz, près d'Oppeln, dépendant d'Auschwitz, et passa l'hiver dans l'usine de ce kommando à faire du transport de pièces et de déchets métalliques... Le 23 janvier 1945, sur l'unique route que les Allemands avaient encore de libre, les rayés évacuent devant l'avance russe, attelés à des traîneaux par froid vif et grosse neige, escortés de S.S., mitrailleuse aux poings.

(D'après le témoignage de Jean Wis et René Chaumel, Jociste, S.T.O., travailleurs à Schwientschlowitz.)

« J'ai connu Jean Tinturier, début mars 1945 à ce qu'on appelait à Mauthausen l'infirmerie et que moi je nomme l'abattoir. Jean y était entré depuis quelques jours pour faiblesse et tout ce que l'on pouvait contracter en ces tristes lieux. Du jour où je fis connaissance de ce brave et courageux garçon je me suis trouvé attiré vers lui, son regard si doux et ses paroles réconfortantes vous appelaient. Dès qu'il m'était possible, je me rendais près de son grabat et à ce moment nous ne pensions plus à nos souffrances. Le soir on priait ensemble. Il avait fait d'un bout de planchette un chapelet qu'il égrenait très souvent. A certains jours, il me fut possible de lui faire passer une soupe que j'obtenais en supplément par mon travail. Mais il ne voulait pas l'accepter. Je parvenais malgré tout à lui en faire prendre. Vers le 10 mars, je constatai un changement brusque, traits tirés, forces déclinantes. Je l'aidai à marcher pour aller à la salle des pansements. Quelques jours plus tard, le 15, à 7 h 30, son camarade de lit vint m'appeler, je n'y trouvai plus celui que j'avais connu, mais un moribond... Je courus appeler le docteur Lapierre du block 5, qui vint aussitôt. L'ayant examiné, il me dit que c'était une méningite foudroyante. Nous cherchâmes un prêtre qui ne put que réciter les prières des mourants. Nous étions consternés de voir son pauvre corps abandonné par la vie. Dieu l'accepta immédiatement près de lui, car Jean était un saint. Quelques instants après sa mort, le corps fut mis au bout du block en attendant d'être jeté au tas de cadavres qui attendaient pour l'incinération. »

(Témoignage de M. Lundy, d'Aussonne, infirmier à Mauthausen, lettre du 22-11-45.)

Marcel CALLO

« Marcel est entré à l'infirmerie du camp de Mauthausen au début d'avril 1945, miné par la dysenterie. Placé au troisième étage d'un châlit, il fut laissé là complètement nu pendant quarante-huit heures. Au bout de ce temps un Français vint à passer. C'était un Rennais, le lieutenant Tibodo. Il tenta de soigner Marcel du mieux qu'il put, lui réservant des potions d'écorce de chêne pour arrêter sa dysenterie, mais Marcel s'éteignit sans un mot le 19 mars à 2 heures du matin, épuisé, sans prêtre...

« Marcel avait quitté sa maman pour l'Allemagne

comme requis S.T.O., trois jours après la mort de sa sœur, victime d'un bombardement, en disant : « Je ne pars pas en travailleur, je pars en missionnaire. »

(Témoignage de Jean Callo, son frère.)

Henri MARRANNES

« ... Laissons au Divin Maître le secret du fond de son âme... J'ai pu l'apprécier, pendant tout le temps de notre action à Gera. Il aimait la masse et voulait la conquérir au Christ. Il est allé chercher les gars partout où ils se trouvaient...

« Quelques jours avant son arrestation, sachant bien ce qui l'attendait, il avait accepté pleinement la volonté de Dieu. La note de sa vie spirituelle à ce moment était :

« Etre Rédempteur avec le Christ. Payer pour les autres comme Lui avait fait. »

(D'après le témoignage d'Yves Rabourdin, aumônier clandestin de Gera.)

Camille MILLET

« ... Lorsque nous sommes partis du kommando de Zwickau, fin mars, nous avons pris le train à la gare. On était nombreux par wagon. Nous avons voyagé jusqu'au lendemain midi sans avoir de quoi se mettre sous la dent. Lorsqu'on a commencé à distribuer le pain il en a manqué plus de la moitié : les Polonais l'avaient fauché. Alors, ce fut la tuerie pour approcher de celui qui distribuait. Il y en a qui frappaient avec leur couteau...

« Nous sommes restés une journée empilés dans les wagons. Il y avait des morts. Enfin, on a transporté les plus malades, en camion, tassés comme des colis jusqu'au camp de Flossenbürg. Après les douches, on nous a conduit au block 17. Après cinq heures d'attente, dehors, nous avons eu la soupe et du... gummi. Le lendemain, on nous a conduits au block 16, celui des tubars.

« Nous sommes restés à quatre, Camille, Jean Duthu, un autre et moi, dans le même châlit... Là, a commencé le calvaire de ce pauvre Camille, car il a beaucoup souffert ; sans une plainte, disant toujours que Dieu avait souffert Lui aussi. Il avait beaucoup de dysenterie et des abcès... — Te dire les souffrances qu'il a endurées, ce n'est pas possible ! — ... J'étais le plus solide. Je m'occupais d'eux,

mais chaque jour ils faiblissaient. Un samedi, je travaillais à raser les malades, Camille m'appelle pour que je l'accompagne. Il devait aller se faire ouvrir un abcès et n'avait plus de forces. On lui a ouvert ça comme à un cochon. Camille ne s'est pas plaint, mais se crispait à mon bras, pauvre vieux !... Le lendemain, Annette (2) qui travaillait au Revier vient nous annoncer la nouvelle : « les Américains sont à Floss (3) ». Tu vois notre joie ! Camille me dit : « Tu vois mon vieux, nous allons bientôt nous faire soigner en France ».

Le jour suivant j'ai touché par mon travail un peu de la soupe spéciale pour les Allemands. J'en ai donné à Camille qui voulait m'en rendre de la sienne. J'étais en train de parler avec lui : son regard s'est perdu... Il s'endormait. J'avais beau lui parler, il ne répondait pas. Je me suis penché : il était à l'agonie. J'ai entendu sa dernière parole : « Je suis prêt à tout pour mon Dieu. »...

Voilà la fin de Camille... »

(D'après le témoignage d'un camarade rescapé de Zwickau et de Flossenbürg : Lucien Marié.) (4)

Louis POURTOIS

« ... Louis Pourtois, votre fils est mort à l'infirmerie du camp de Mauthausen le 20 avril 1945 vers 7 heures du soir. Il est mort d'épuisement, de fatigue, déprimé par la sous-alimentation, le manque de sommeil et de repos. Pensez que nous couchions à 5 dans des lits mesurant 2 m de long sur 0 m 70 de large. Nous étions rongés par la vermine. Notre nourriture se composait d'1/2 litre de soupe et de 2 cuillerées d'une sauce à la farine moisie. On nous partageait le pain de munitions allemand d'environ 1 500 g entre 20 ou 24 hommes. Interdiction de sortir pour aller boire. Les hommes mouraient de faim et de soif. Sur 1 200 hommes, effectif constant du block, il y avait chaque

(2) Chef de chantiers de Jeunesse, ami de Jean Chapellier, Pierre Chabert et Jean Duthu. Ce dernier, mourut d'épuisement à l'infirmerie du camp de Flossenbürg, quelques jours après la libération du camp par les Américains, le 13 mai 1945.

(3) Floss, à 12 km de Flossenbürg qui sera libéré le 23 avril.

(4) Cette lettre nous fut adressée le 18 janvier 1946. Force nous fut de modifier quelque peu l'orthographe et le style.

jour de 80 à 100 morts; ces chiffres étaient souvent dépassés.

Louis s'est éteint sans souffrances. Je m'étais entretenu avec lui quelques minutes auparavant et c'est avec une stupefaction intense que j'ai appris sa mort par un camarade qui venait me chercher. Il n'a pas souffert, son moral était élevé et jusqu'à son dernier moment il avait gardé confiance et sa foi dans la patrie... Veuillez agréer... »

(Extrait de la lettre envoyée, le 2 août 1945, à la famille de Louis par Philippe Freyre, résistant déporté, rescapé de Mauthausen.)

« ... Ce qui m'a frappé chez Louis, c'est son profond esprit surnaturel. S'il a tant agi, ce ne fût pas par goût de l'action, car il était plutôt timide et réservé, mais vraiment par amour du Christ, et par désir de Lui attirer ses camarades. Il y avait d'autant plus de mérite qu'il n'était pas très vigoureux et qu'un travail auquel il n'était pas habitué lui causait déjà une grosse fatigue. »

(Témoignage du P. Dubois-Matra, s. j. aumônier à Eisenach.)

Marcel CARRIER

« ... Aux environs du 23 avril, lorsque vous l'avez perdu de vue, Marcel se trouvait avec un camarade. Ils ont été jusqu'à Neustadt-sur-Tachau, dans un kommando de prisonniers français qui les a recueillis. L'homme de confiance de qui je tiens les détails s'est occupé d'eux. Mais ils étaient épuisés par la marche et la dysenterie. Marcel toutefois n'avait pas été blessé par la fusillade. Le camarade est mort le 5 mai, Marcel le 6. Deux jours avant. Marcel avait dit qu'il allait mourir et demandait le prêtre. Il a reçu les sacrements et s'est éteint sans rien dire. Toute ma vie je regretterai de n'avoir pu être à ses côtés dans ses dernières heures. Si vous au moins aviez pu être près de lui, il vous aurait sans doute causé et chargé de choses pour moi. Car je suis sûre qu'il a tellement pensé à nos deux petites et à moi avant de mourir... Je voudrais tant le revoir, que mon espoir serait d'aller le rejoindre bientôt... »

(D'après le témoignage de Mme Marcel Carrier, Paris, Saint-Ouen.) (Lettre du 8-1-46.)

SAXE

LA RÉGION DE HALLE (5)

Il y avait plusieurs milliers de français dans les camps S.T.O., travaillant dans les usines : le camp de l'usine d'aviation Siebel construisant des avions Junkers 88 — environ mille; plus au sud, un camp groupant des travailleurs de plusieurs usines moins importantes; un autre camp réunissait une centaine de gars travaillant en privé dans la ville, répartis en petits ateliers. Jean Laroche, de Nancy, mort dans un bombardement, était responsable au sud; Marcel Regnault, de Belfort, responsable pour les privés; Auguste Eveno, responsable pour Siebel et l'ensemble.

Dans les environs à 15 kilomètres, à Schkopau, le camp regroupe les travailleurs de l'usine de caoutchouc synthétique Buna, où militent Joseph de Filippis, jockey de Lyon, avec Pascal Vergez, de Lourdes, aumônier prisonnier de guerre passé travailleur civil, et quelques autres.

Plus loin, à Merseburg, Colbert Lebeau, de Poitiers, est responsable du camp de Mülchen où sont regroupés les travailleurs d'une usine d'essence synthétique. Plus à l'ouest, à Eisleben où sont implantés de petites usines de précision, André Parsy, de Roubaix, est responsable.

Demandant un jour au curé de Sainte-Elisabeth-de-Halle s'il pouvait nous donner une salle pour réunir quelques gars, celui-ci nous répondit : « Non. Le siège de la Gestapo est tout près. Nous sommes surveillés. Mais deux prêtres parlent le français et sont à votre disposition pour les confessions. De plus aux grandes fêtes, je répéterai le sermon en français — ce qu'il fit —. Prudence, nous ne sommes que 5 prêtres pour 250 000 habitants, et nous ne sommes tolérés que parce que servant les hôpitaux. »

Le curé d'Ammendorf, à 10 kilomètres de Halle, moins surveillé, prête une salle et dit parfois des messes spéciales pour les français. Tous ont été admirables...

Arrivés en décembre 1942 nous nous sommes donc

(5) Ces témoignages ont été rédigés par Auguste Eveno, Julien van de Wiele et Roger Martins, en octobre 1988, pour la réédition de *Mission en Thuringe* et compléter l'information du lecteur sur cette région de la Saxe. (voir pages 25, 26, 75, 171, 172.)

retrouvés quelques dirigeants. Chacun prend la responsabilité d'un secteur. Clément Cotte qui sillonnait la Thuringe et la Saxe nous aide à organiser cette action. Paul Léon, de Bitterfeld, assure la liaison. Une première rencontre régionale se tient à Leipzig, chez les dominicains de Wahren, le 18 juillet 1943.

Arrestation à Halle. — Le 6 septembre 1944, à 14 heures, un policier me prend à l'usine et me conduit au camp pour prendre mes papiers. Par chance un camarade était là dans la chambrée. Ayant la preuve que le policier ne comprend pas le français, je glisse sous le châlit les documents compromettants pour qu'ils soient brûlés après. Le policier me conduit au siège de la Gestapo.

Reçu par l'inspecteur Schade, celui-ci me dit : « Eveno, c'est vous ?... Vous êtes le « jociste — führer » de Halle. Vous recevez les consignes de Suhard ». Schade me présente la liste de plusieurs militants de la ville. C'est donc bien notre action catholique qui est le motif de nos arrestations.

En cellule d'abord seul, puis avec un russe, jusqu'au 1^{er} octobre, je subis plusieurs interrogatoires, le 6 : une heure, le 8 : quatre heures, le 24 : 10 minutes. Le 1^{er} octobre : changement de cellule. Je retrouve Paul Léon, seul français parmi une dizaine de russes. Le plus vieux nous dit : « Ici, c'est la cellule des condamnés à mort. Onze des nôtres ont été pendus la semaine dernière. » Avec Paul, bloqués et tristes, nous prions ensemble avant le sommeil. Mais quel fut-il ! A l'aube : « Paul ? Qu'en penses-tu ? » — « Et toi ? »... Je pensais à Cardijn, le 18 juillet 1937 lors du Congrès du 10^e anniversaire de la J.O.C. à Paris... Il faudra des martyrs. Vous serez des martyrs... Nous étions prêts mais nous n'avons pas été encore jusqu'à avoir cet honneur.

Le 12, l'interprète S.S. vient me chercher. Entre la prison et le siège de la Gestapo, il me questionne. — Il avait consulté, je pense, le plan des cellules —. « Connais-tu Léon, me dit-il. Je me suis aperçu que vous étiez ensemble. C'est strictement interdit. Depuis quand es-tu avec lui ? » — « Quelques jours. » En arrivant au bureau, l'interprète informe Schade. Ce vieux sbire, qui avait pour les jeunes chrétiens une certaine peur, avait tout l'arsenal S.S. pour les anéantir.

Furieux, il appelle la prison qui ne répond pas du premier coup. Il en casse le support du téléphone en raccrochant. Au second appel il injurie le directeur de la prison... Après mon interrogatoire qui va durer trois heures, je suis changé de cellule. Je ne devais plus revoir Paul Léon.

Le 20 novembre nous recevions notre condamnation au camp disciplinaire (Arbeitslager, ou Strafeslager) de Zöschen.

LE CAMP DE ZÖSCHEN

Ce camp disciplinaire remplaçait celui de Spergau, bombardé au cours de 1944, tristement célèbre auprès des travailleurs requis de la région. Les peines de condamnation y étaient de 4, 8, 12, 16 semaines. La plupart mouraient avant l'accomplissement de ces deux dernières peines, plus longues. Nous sommes 7 dans le même convoi débarquant dans ce camp le 21 novembre y retrouvant Eugène Lemoins arrivé le 16 : André Parsy, Julien Van de Wiele, Auguste Eveno, Louis Doumain, Roger Martins, Pascal Vergez et Colbert Lebeau (numéros matricules : 1195 à 1201).

Notre arrivée se fait sous une pluie battante, escortés par plusieurs S.S. Il fait nuit. Seul le centre du camp est éclairé : des dizaines de prisonniers en uniforme de bagnard attendent sous les coups des « Kolifactors » (des Kapos) qui ne s'arrêtent pas de frapper. Les conditions de vie sont presque inhumaines. Nous sommes 32 prisonniers par bungalow, genre de baraque ronde de 5 mètres de diamètre faites en bois. L'eau passe à travers le toit. Rien pour se chauffer et pas de couverture. Nous dormons à deux ou à cinq par lit. Le travail en kommando est dur, en particulier l'enlèvement des bombes non explosées dans les usines qui entourent le camp. La nourriture est infecte mais un peu plus abondante qu'en prison. Le vol entre prisonniers est chose courante. Au bout de 15 jours, nous sommes tous malades, sauf Eveno qui tient le coup. A l'infirmerie, rien pour soigner les malades, sauf un cachet d'aspirine par jour. La dysenterie atteint 90 % des occupants. C'est dans cet enfer que nous avons vu mourir Pascal Vergez et Louis Doumain...

Pascal VERGEZ. — Prêtre du diocèse de Lourdes. Prison-

nier passé travailleur civil, aumônier à Schkopau. Arrêté le 12 septembre. Interné à la prison de Halle, mort au camp de Zöschen le 19 décembre 1944.

Louis DOUMAIN. — Prêtre du diocèse de Viviers, S.T.O., aumônier à Bitterfeld, arrêté le 19 septembre. Interné à la prison de Halle, mort au camp de Zöschen le 20 décembre 1944.

André PARSY. — Dirigeant fédéral jociste de Roubaix. Responsable d'Eisleben. Arrêté, interné à la prison de Halle le 4 octobre, mort des suites de sa détention à Zöschen, à Trebitz (hôpital) le 26 décembre 1944.

Colbert LEBEAU. — Dirigeant fédéral jociste de Poitiers. Responsable de Merseburg (camp Mülchen), arrêté le 13 septembre. Interné à la prison de Halle, mort à l'infirmerie de Zöschen le 3 janvier 1945.

Eugène LEMOINE. — Dirigeant fédéral jociste de Saint-Brieuc. Responsable à Wittenberg (camp Schleicher), arrêté le 30 septembre, relâché, repris, interné à la prison de Halle, mort à l'infirmerie du camp de Zöschen le 8 février 1945.

Colbert LEBEAU

« ...Dès son arrivée, en Allemagne, en 1943, il recherche les camarades appartenant aux mouvements d'Action catholique... Bientôt son action prend forme et la fédération de Halle-Merseburg est constituée. Il organise conseils fédéraux, journées d'études et réceptions. Ces dernières, longuement préparées à l'avance se passent toujours dans cette vraie fraternité de jociste, fraternité de requis, fraternité sublime d'apostolat que connaissant les jocistes d'Allemagne et qui les unit au Christ. C'est toujours Colbert qui prend en main l'action. Tous les camarades, lorsqu'il parle, l'écoutent avec émotion. Sa grande joie vibre, joie d'apôtre mûrie par les méditations, joie de sacrifice qui ne voit pas toujours les dangers, qui les rejette même.

Le 13 septembre 1944, atteint alors d'une forte crise de rhumatisme, il est arrêté. Son calvaire commençait. Emmené à la prison de Halle, il devait y rester plus de 2 mois dans l'attente du jugement. Astreint à de durs travaux, à peine nourri, couvert de loques, il est un exemple pour tous, continuant son apostolat en aidant et

en soignant les camarades plus faibles. Puis, après le jugement, c'est le camp de Zöschen qui peut être comparé à Buchenwald ou à Dachau. Les coups pleuvent, la mort règne. Partout et toujours jusqu'au dernier jour, il soulagera, aidera ses camarades de misères, faisant l'admiration de tous. »

(D'après le témoignage d'André Lefort, son compagnon jociste, Paris-XVIII^e.)

Eugène LEMOINE

« ...Eugène a été arrêté par la Gestapo le même jour que moi, le 30 septembre 1944. Après avoir passé quatre jours à la prison de Wittenberg, il fut conduit à la prison centrale de Halle. Interrogé, remis en liberté courant octobre, il retourna à Wittenberg reprendre sa place au camp Schleicher. Mais la Gestapo le surveillait.

En fait, peu de jours avant notre arrestation, le 16 septembre, un Niortais, travaillant dans le camp d'Eugène, s'était évadé du camp disciplinaire de Spargau et était venu se réfugier à Neumühle. Nous nous étions occupés de lui. Eugène, revenu, reprend contact avec le gars. Et la Gestapo les récupère. Je suppose qu'il a pris sur lui toute la responsabilité puisque la Gestapo ne m'a interrogé qu'une seule fois au sujet de cette affaire. Eugène fut conduit de nouveau à la prison de Halle et, le 16 novembre, interné au camp de Zöschen où je l'ai retrouvé le 22 novembre. Il devait purger une peine de douze semaines. J'ai vécu avec lui dans la même chambre pendant près de quatre semaines.

Au camp de Zöschen, Eugène avait un travail pénible qui consistait à actionner une pompe à eau, à la main, pendant treize heures par jour, sous la gelée et la neige. Lorsque je l'ai quitté, son état était gravement atteint, fiévreux, il toussait sans interruption. Le 21 décembre en le quittant, Roger Martins, Auguste Eveno et moi-même lui avons remis tous nos vêtements chauds, mais nous étions sûrs que l'inévitable devait arriver... » Ce fut le 8 février 1945.

(D'après le témoignage de Julien de Wiele.)

Pascal VERGER
Louis DOUMAIN
André PARSY

« ... A Zöschen, deux des nôtres sont morts pendant que nous y étions. Deux autres ont succombé après notre départ : André Parsy et Colbert Lebeau.

« Le père Pascal Vergez nous a quittés le 19 décembre. Louis Doumain le 20. Tous deux étaient encore plus affaiblis que nous par le séjour en prison. Ils travaillèrent dans le même kommando que nous pendant une semaine, puis il fallut presque les porter pour faire les quatre kilomètres pour revenir le soir au camp. Ils ne furent pas reconnus de suite. Mais heureusement, grâce à la pitié d'un « Kolifactor » qui avait été en prison avec André Parsy et Pascal, ils purent rester à la baraque deux ou trois jours. Ils ne mangeaient plus guère, souffraient de la soif. Nous n'arrivions qu'en nous bagarrant avec les Russes et les Polonais à avoir chacun un demi quart de jus que nous leur donnions. Le jour, nous leur passions nos couvertures (une pour deux) et le soir, nous nous serrions les uns contre les autres.

« Un dimanche matin, nous les transportâmes, par ordre, à l'infirmerie. C'est avec émotion que je repense à ces pauvres corps décharnés que nous emportions à quatre dans une couverture.

En cachette, le soir, on les visite malgré la menace des vingt-cinq coups de gummi. Dans cette infirmerie, baraques plus sales que les autres, où les pauvres malades déféquaient dans les coins, on mourait à petit feu. C'est dans ces conditions que nos deux aumôniers sont morts ainsi que Colbert Lebeau, emmené atteint de congestion trois jours avant notre départ, le 3 janvier 1945. André Parsy, atteint du typhus, dut rentrer à l'hôpital de Trebitz après notre libération commune le 22 décembre. Il consuma son sacrifice le 26 décembre 1944. »

(D'après le témoignage d'Auguste Eveno.)

*« ... Heureux ceux qui sont morts dans ce couronnement
Et cette obéissance et cette humilité. »*

(Péguy)

*« Je sais que je demeurerai près de vous tous pour votre
progrès et la joie de votre foi, afin que grandisse par mon
retour et ma présence parmi vous votre reconnaissance dans
le Christ Jésus »*

(Philippiens 1/25-26)

THURINGE

Jean LECOQ. — Prêtre du diocèse de Rennes, prisonnier transformé, homme de confiance et aumônier clandestin de Gotha, déporté à Dachau.

Paul BESCHET. — Jésuite étudiant à Mongré, communauté de Sondershausen, déporté à Flossenbürg-Zwickau.

René LE TONQUÈZE. — Jociste de Tours, responsable de Suhl, déporté à Flossenbürg-Zwickau.

Fernand MORIN. — Jociste de Flers, de l'Orne, interprète de Gotha, déporté à Buchenwald.

Jean HAMEON. — Jociste de Tours, responsable à Suhl. Arrêté, emprisonné à Suhl, puis à Eisenach, relâché.

Félicien DELAGARDE. — Frère coadjuteur Spiritain, responsable à Weimar, arrêté le 19 septembre, emprisonné à Erfurt, libéré le 27 décembre 1944.

Emile PICAUD, Jean MÉNAGER. — Fédéraux jocistes de Saint-Nazaire, dirigeants responsables de Thuringe-nord, arrêtés du 30 octobre au 8 novembre 1944.

SAXE

APRÈS ZÖSCHEN

En sortant du camp disciplinaire de Zöschen, le 22 décembre 1944, nous sommes conduits au siège de la Gestapo de Halle et reçu par l'inspecteur Schade qui nous avait interrogé après notre arrestation. Ce dernier nous fait signer un papier qui nous interdit de reprendre contact avec nos anciens camps, sous peine de retourner en prison et surtout de ne jamais divulguer les conditions de notre détention.

Après cette démarche nous avons été envoyés dans des camps différents de Bitterfeld et de Halle afin de reprendre le travail. Très affaiblis par nos quatre mois de prison et de camp aucun de nous n'était capable de reprendre un travail régulier. Chacun fit un séjour plus ou moins prolongé dans les hôpitaux.

Malgré ces interdictions, Roger, Julien et Auguste reprennent contact avec les sections de Bitterfeld, Halle et Wittenberg. D'après les nouvelles qu'ils en reçoivent clandestinement, ils savent que l'action entreprise avait continué malgré les arrestations, avec plus de prudence et de discrétion : visite dans les hôpitaux, service de la bibliothèque, groupes d'amitié... sous le couvert des Amicales.

La terre ayant été labourée, le grain avait germé !

SAXE

Paul LÉON. — Permanent national de la J.O.C., responsable de l'Action catholique pour la Saxe, la Thuringe et le Mittel-Deutschland. Arrêté en septembre, interné à Halle, déporté à Dachau en novembre 1944 (6)

Auguste EVENO. — Dirigeant fédéral de Nantes, responsable de Halle. Arrêté et interné une première fois d'octobre à décembre 1943. Repris le 6 septembre 1944, interné à Halle, à Zöschen, libéré le 21 décembre 1944.

Roger MARTINS. — Jociste de Roubaix-Tourcoing, responsable de Bitterfeld, arrêté le 19 septembre, interné à Halle, à Zöschen, libéré le 21 décembre 1944.

Julien VAN DE WIELE. — Dirigeant fédéral de Roubaix-Tourcoing, responsable de Wittenberg, homme de confiance du camp de Neumühle, arrêté le 30 septembre, interné à Halle, à Zöschen, libéré le 21 décembre 1944.

(6) Un jour, à la prison de Halle, à la Gestapo qui lui proposait de le libérer à la condition de devenir un de ses indicateurs. Paul Léon répondit sans se dégonfler : Non, je préfère le camp de concentration. (D'après le témoignage de J. de Filippis jociste, militant à Schkopau.) Paul Léon est mort des suites de sa déportation à l'âge de 38 ans, le 6 avril 1957.

Marcel REGNAULT. — Dirigeant de section Belfort, responsable à Halle, arrêté, interrogé, relâché.

Clément COTTE. — Prêtre du diocèse de Clermont-Ferrand, aumônier volontaire clandestin à Leipzig, arrêté, interrogé, relâché, octobre-novembre 1943, repris le 4 avril 1944, déporté à Dachau.

Henri PERRIN. — Prêtre de la Compagnie de Jésus, aumônier volontaire clandestin à Leipzig, arrêté le 2 décembre 1943, interné, rapatrié de force le 23 avril 1944.

Jacques VIGNON. — Prêtre du diocèse de Lyon, S.T.O., aumônier clandestin à Chemnitz, arrêté le 2 mars 1944. Rapatrié de force le mois suivant.

ANNEXES

Au terme de ce récit, voici deux documents pour l'information du lecteur :

I — La note de Kaltenbrunner, chef de l'Office central de Sécurité du Reich, en date du 3 décembre 1943.

Ce premier document nous a été communiqué par les soins de Mgr Charles Molette, postulateur général de la cause de béatification collective des martyrs de l'apostolat organisé au sein du S.T.O. — Nous n'en connaissons pas l'existence à l'époque ; mais nous en avons constaté les effets. Nous en donnons ici des extraits.

II — La circulaire de l'aumônerie des Travailleurs à l'Etranger, en date du 19 mai 1944.

Il s'agit de la lettre circulaire de l'aumônier général Jean Rhodain dont il est question par deux fois dans le récit (pages 162, 166).

Berlin S W II, 3 décembre 1943

DIRECTION DE LA SÛRETÉ DU REICH

IV BI 1255/43

A tous les postes de direction de la police d'Etat.

.....
Concerne : Activité de l'Action Catholique française parmi les travailleurs civils français dans le Reich.

.....
Du fait de l'engagement croissant de travailleurs civils français dans le Reich, l'Eglise catholique de France a essayé d'obtenir

une assistance religieuse régulière de ses compatriotes en Allemagne par des prêtres nationaux, et ce tout d'abord par les voies de la négociation.

Ces demandes ont été repoussées délibérément du côté allemand en raison de l'attitude germanophobe manifestée ouvertement dès le commencement par les cardinaux, évêques et prêtres français et à cause du sabotage constant par ceux-ci de l'emploi de travailleurs français dans le Reich.

Le secours spirituel des travailleurs civils français, belges, hollandais, etc. par des prêtres de leur pays est et reste interdit et doit être jugulé par tous les moyens.

Il en résulte maintenant de nombreux renseignements récents que l'Eglise catholique de France a entrepris sur une large base non seulement de gagner par des procédés illégaux les travailleurs civils français d'Allemagne aux idées catholiques, mais encore de les influencer d'une façon intensive dans le sens de leurs objectifs politiques hostiles à l'Allemagne et de les rassembler dans des groupes avec une association solidement organisée.

L'action catholique de France cherche à atteindre son but :

1) par l'engagement de nombreux prêtres et séminaristes français venus dans le Reich, camouflés en travailleurs civils volontaires ;

2) par l'association catholique des jeunes travailleurs « Jeunesse ouvrière chrétienne » (J.O.C. nommé aussi jocistes).

... Ainsi plusieurs centaines de prêtres français et des séminaristes français formés spécialement à cette fin, sont venus en Allemagne ; du fait qu'ils ont caché leur métier réel, une partie d'entre eux a été utilisée dans des emplois détachés, comme chefs de camp ou autre, et a eu facilement la possibilité d'exercer dans les camps de travailleurs civils français un vaste travail de subversion sous le masque de la religion, conformément aux instructions qu'ils avaient reçues, en quoi ils ont été souvent aidés activement dans leurs activités illégales par des prêtres catholiques allemands.

... La formation de groupes de l'organisation des jeunes travailleurs chrétiens français (J.O.C.) est en liaison étroite avec l'engagement illégal de prêtres et de séminaristes français... Depuis qu'un plus grand nombre des jeunes garçons français sont également venus pour le service du travail, ceux qui appartiennent aux J.O.C. sont apparemment entrés également en quantité croissante. Ils se reforment en groupes immédiatement dans les camps et déploient une ardente activité de recrutement. Ils

guident des entretiens et des heures de repos réguliers... dans des lieux abrités, en liberté, dans des pièces éloignées qui sont souvent mises à leur disposition par des prêtres catholiques allemands...

D'autre part, les groupes de J.O.C. se sont montrés liés aux éclaireurs français (Scouts de France) animés des mêmes sentiments anti-allemands...

Mesures Officielles.

Pour étouffer l'influence dissolvante anti-allemande des bureaux et organisations d'églises françaises sur les travailleurs civils français dans le Reich, j'ordonne ce qui suit :

1° Tous les prêtres, séminaristes et étudiants en Théologie français et belges, qui sont venus dans le Reich camouflés en travailleurs civils doivent être pointés nominativement avec indication de leur lieu actuel de séjour et être signalés à la direction de la sécurité du Reich (IV B).

2° La direction de la sécurité du Reich provoquera leur expulsion en France ou en Belgique par l'intermédiaire du délégué général à la main-d'œuvre (Sauckel).

3° Si les prêtres, séminaristes, etc., français, se sont montrés en quelque façon agressifs dans leurs actes ou leurs propos, je demande qu'on les arrête et qu'on me fasse un exposé de l'affaire.

4° Les prêtres, séminaristes, etc., français, qui ont été mis en place comme chefs de camp ou autres situations privilégiées doivent immédiatement être déchargés de leurs fonctions et employés à un travail courant jusqu'à leur expulsion vers la France, qui doit être menée rapidement.

5° Je prie de dissoudre immédiatement les groupes de l'association de la jeunesse ouvrière chrétienne dans les camps des travailleurs civils français et de leur interdire toute activité à l'avenir sous menaces des mesures officielles les plus sévères. Dans la mesure où leur activité anti-allemande ou leur activité d'espionnage éventuellement démontrées n'exigent pas qu'ils soient envoyés en camp de concentration, les travailleurs civils qui se sont montrés ou se montrent encore spécialement actifs dans le sens de la J.O.C. doivent être emprisonnés pendant 21 jours, puis employés, après un sévère avertissement, dans une autre entreprise, éloignée le plus possible de leur entreprise d'origine.

6° A l'égard des prêtres catholiques allemands, qui ont

soutenu la J.O.C. et l'activité illégale des prêtres français, il faut prendre les devants avec des mesures rigoureuses appropriées, compte tenu de la gravité du cas et des plaintes déjà formulées auparavant contre eux par la police d'Etat...

signé : Dr. KALTENBRUNNER

Paris, ce 19 mai 1944

AUMÔNERIE DES TRAVAILLEURS A L'ÉTRANGER

Mon Cher Ami,

A la veille d'un nouveau voyage en Allemagne dont l'itinéraire ne me conduira pas hélas dans votre région, je veux répondre moi-même aux dernières lettres que vous avez adressées à l'Aumônerie.

Elles évoquent toutes, vos multiples lettres, le travail d'amitié que vous réalisez là-bas. On peut les examiner toutes, vos lettres et vos cartes, on n'y trouve pas une seule phrase à tendance politique : preuve évidente que vous suivez les consignes toujours données par vos chefs religieux. On peut l'analyser en détail, votre correspondance : il saute aux yeux que vis-à-vis de vos camarades vous avez fait une œuvre d'entraide que personne ne peut vous reprocher : au contraire, combien souvent ici, une mère, une fiancée, n'est-elle venue dire merci pour l'aide que là-bas vous aviez apportés aux leurs.

Au nom de tant de familles, laissez-moi vous féliciter et vous dire que toute la vraie France est avec vous.

Parmi vos milliers de lettres, quelques-unes seulement ont une légère trace de lassitude. Elle s'effacera malgré les difficultés, lorsque vous saurez mieux combien, ici, les familles comptent sur vous. Malgré les demandes répétées de l'Episcopat, les autorités allemandes n'ont pas encore autorisé — comme en bénéficient les prisonniers — la présence d'aumôniers français parmi vous. C'est donc sur vous seuls, laïcs, que repose la responsabilité de la vie religieuse. C'est donc officiellement que l'Eglise vous confie cette tâche, et parce qu'elle vous mandate, elle tient à vous et à ce que vous faites « comme à la prune de ses yeux ».

Il y a quelques jours, Son Excellence Mgr Valerio Valeri, nonce du Souverain Pontife, est venu ici même, il a visité nos locaux, il a feuilleté votre correspondance pour montrer combien

le Pape s'intéresse à vous. Son Eminence le cardinal Suhard qui est votre véritable aumônier, et dont je ne suis que le délégué, m'interroge constamment sur votre action religieuse auprès de vos compatriotes. Mieux encore, sachant que je vous écrivais, Son Eminence a tenu aussitôt à vous adresser sa bénédiction par le texte ci-joint que j'ai le grand honneur de vous transmettre. Soyez-en fiers... Et si autour de vous on s'en étonnait, montrez cette lettre : ce que je vous écris n'est pas un mot d'ordre clandestin : rien ne serait plus contraire à ma façon d'agir. Ce que je vous écris, je le redis sans cesse à toutes les autorités allemandes à Paris et à Berlin : depuis trois ans voici plus de 15 000 kilomètres que j'ai parcourus à travers les camps d'Allemagne en répétant ce que je vous exprime aujourd'hui et qui n'est que la confiance que l'Eglise communauté vivante place en ses membres laïcs. Ce que je vous dis n'est que le résumé des nombreux livres envoyés par l'Aumônerie Générale — vous avez remarqué dans chacun de vos colis l'autorisation de la censure allemande car nous faisons régulièrement viser chacun des titres de nos livres par les bureaux de la Propaganda Abteilung. Or l'avidité avec laquelle de toutes les usines on nous redemande d'autres livres du même genre proclame combien nos pensées sont comprises, et vos efforts sont désirés par les éléments sains des travailleurs français.

Enfin dans vos lettres depuis quelque temps plusieurs répètent un même vœu, et en l'exprimant ils rejoignent des demandes déjà adressées par les camps de prisonniers (de guerre) : il semble qu'instinctivement vos regards se tournent de plus en plus vers Lourdes comme le lieu de pèlerinage du retour. Eh bien, oui, annoncez-le dès maintenant. A l'heure voulue, l'Aumônerie Générale vous conduira tous à la Grotte de Lourdes. Ce ne sera pas un voyage de tourisme : dès maintenant préparez-le par des promesses, des efforts, des actes d'entraide : vous n'arriverez pas à Lourdes les mains vides ! Ce ne sera pas un pèlerinage d'isolés : dès maintenant préparez votre équipe, faites des adhésions : vous n'arriverez pas à Lourdes seul.

Ce ne sera pas un pèlerinage lointain : pour qu'il se réalise bientôt, déjà ici on prie et on se prépare en plein accord avec tous vos amis : ainsi, ensemble nous bâtirons, n'est-ce pas, la cathédrale où nos regards ambitieux voient déjà l'aube triomphale du retour du peuple à son Dieu.

L'aumônier général
Jean RODHAIN

Mon Cher Ami,

Je vous remercie du bien que vous faites à vos camarades. Je bénis vos efforts et je prie pour vous.

† Emmanuel, cardinal SUHARD
Archevêque de Paris.

Table des matières

Avant-propos	9
Préface	13

PREMIÈRE PARTIE

LE S.T.O.

<i>Chapitre premier.</i> Voyage d'étude	19
<i>Chapitre II.</i> Premiers contacts	29
<i>Chapitre III.</i> Pour la Mission	59

DEUXIÈME PARTIE

LA PRISON

<i>Chapitre IV.</i> A la Gestapo	93
<i>Chapitre V.</i> Pentecôte 1944	114
<i>Chapitre VI.</i> La Mission continue	136
<i>Chapitre VII.</i> Un nouveau Cénacle	153

TROISIÈME PARTIE

LE BAGNE

<i>Chapitre VIII.</i>	Flossenbürg	175
<i>Chapitre IX.</i>	Moins que des Bêtes !	187
<i>Chapitre X.</i>	Un chemin de Passion	203
<i>Chapitre XI.</i>	Des Témoins du Christ	220
<i>Chapitre XII.</i>	ANNEXES	237

*Cet ouvrage a été composé
par l'Imprimerie BUSSIÈRE
et imprimé sur presse CAMÉRON
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en avril 1989
pour les Éditions Ouvrières*



AU-9782708225794

MISSION EN THURINGE AU TEMPS
LPN 1062987109

APLEINE VIE

1943 : Les Allemands mobilisés partent sur les champs de bataille de Russie. Il faut les remplacer dans les usines. C'est la création du « Service du Travail Obligatoire (S.T.O.) », auquel sont astreints des milliers de jeunes gens français. Peu réussissent à échapper à cette contrainte inique en se camouflant. En Allemagne, des jocistes et des scouts prirent en main l'animation de « groupes d'amitiés », des sports et des loisirs dans les camps des travailleurs. Aidés par les aumôniers clandestins et des séminaristes requis pour le S.T.O., ils organisèrent l'Action Catholique, interdite et pourchassée par les nazis. C'est cette action - qui a conduit certains jusqu'au martyr - qui est relatée dans cet ouvrage.

 les éditions ouvrières
12, avenue Sœur-Rosalie 75621 Paris Cedex 13

ISBN 2-7082-2579-0
ISSN 0530-7120

Prix : 80 F.T.T.C.



9 782708 225794